

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS

HENRI LE JEUNE
DUC DE BRUNSWICK-WOLFENBÜTTEL
(1489-1568)

ET LA RÉFORME

THÈSE

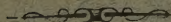
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le vendredi 19 juillet 1889, à 10 heures

PAR

GEORGES KOELL



PARIS
IMPRIMERIE DES ECOLES
HENRI JOUVE

23, rue Racine, 23

1889

HENRI LE JEUNE

DUC DE BRUNSWICK-WOLFENBÜTTEL

1489-1568

ET LA RÉFORME

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE PARIS

HENRI LE JEUNE

DUC DE BRUNSWICK-WOLFENBÜTTEL

(1489-1568)

ET LA RÉFORME

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le vendredi 19 juillet 1889, à 10 heures

PAR

GEORGES KOELL



PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES

HENRI JOUVE

23, rue Racine, 23

1889

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS.

Examineurs de la soutenance :

M. JUNDT, Président de la soutenance.
MM. JUNDT,
BONET-MAURY, } Examineurs.
VIGUIÉ.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

BIBLIOGRAPHIE

- F. KUHN. — *Luther, sa vie et son œuvre*, 3 vol. Paris, 1883-1884.
- J. KESTLIN. — *Luther, sein Leben und seine Schriften*, 2^e Aufl. Elberfeld, 1883.
- L. VON RANKE. — *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*. Leipzig, 5^e édit., 6 vol., 1873.
- J. JANSSEN. — *Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters*. 8^e et 9^e édition, vol. I-VI, Fribourg, 1883-1888.
- P. KOLDEWEY. — *Heinrich von Wolfenbüttel*. Halle, 1883.
- VON LILIENCRON. — *Die historischen Volkslieder der Deutschen*. Leipzig, 1865. 3 vol.
- DE WETTE. — *Luthers Briefe*. Berlin, 1825-1856, 6 vol.
Allgemeine Deutsche Biographie. 11^{ter} Band. Leipzig, 1880, p. 493, article de L. F. Spehr.
Luthers sämtliche Werke. 26^{ter} Band. Erlangen, 1830.

INTRODUCTION

Dans notre travail, nous avons tenté de faire revivre une existence depuis longtemps évanouie ; nous avons essayé d'évoquer la vie agitée d'un adversaire de Luther qui a combattu la Réforme, entraîné par sa jeunesse, par les traditions de sa famille, par son attachement à son empereur, et sa fidélité à l'Église catholique.

L'étude de ces adversaires fanatiques et désespérés du mouvement évangélique est pleine d'attrait et de tristesse, car ils ont lutté jusqu'à la dernière heure avec foi pour une cause perdue.

Ce n'est pas l'histoire politique, ce n'est pas même l'histoire religieuse que nous avons entrepris de raconter, nous avons voulu retracer un des nombreux tableaux de la vie du peuple allemand au milieu des luttes religieuses et des bouleversements politiques de la Réforme.

Le xvr^e siècle, avec ses guerres politiques et religieuses, ses fureurs civiles, ses nombreuses factions, avec la monarchie des Habsbourg ébranlée, avec l'esprit nouveau qui soufflait à la fois sur les champs de batailles, dans les livres des savants et des théologiens, fut dans l'histoire d'Allemagne une lutte de géants et un âge d'érudition merveilleuse. Aussi ces hommes vivaient-ils au milieu d'agitations et de malheurs

qui venaient traverser leur vie, et déconcerter leurs idées et leurs habitudes.

Il nous a paru intéressant de nous représenter l'existence d'un de ces princes catholiques, toute vouée à la lutte contre la Réforme.

Nous avons choisi de préférence le duc Henri le Jeune de Brunswick, car, si l'on s'en rapporte au témoignage des amis et partisans de Luther, il n'y aurait eu aucun prince aussi perfide et aussi décidé à anéantir le mouvement religieux qui, au dire de ses adversaires, ébranlait à la fois le principe catholique et le principe monarchique.

Mais, s'il a suivi le mot d'ordre venu de Rome, s'il a voulu sauver ses États menacés en faisant périr les premiers adhérents à la Réforme, sa conduite ne se distingue guère de celle de beaucoup de princes catholiques ou protestants. Car plus d'un fut guidé à prendre parti pour ou contre la Réforme, non par amour sincère de l'Évangile, mais par intérêt politique.

Pour bien nous expliquer la haine implacable des ennemis du duc Henri, il faut nous le représenter jeune et inexpérimenté dans les affaires politiques ; maître à vingt-deux ans d'une armée et de grands domaines, attaché par les traditions de sa famille à la maison de Habsbourg et à Rome, et ne voyant dans la Réforme qu'une œuvre de révolte et de destruction, car il avait assisté aux horreurs de la guerre des Paysans, à la fureur iconoclaste des réformés et aux dévastations de toutes ces luttes religieuses et civiles. Selon l'habitude de l'époque, il frappa vite et fort ; par ses attaques contre Goslar et Brunswick, en faisant périr le Dr Delingshausen et d'autres protestants et en suscitant les Incendiaires, il devint un objet de terreur pour tout le parti évan-

gétique. Après sa défaite, ses adversaires lui firent cruellement expier ses fautes, et Luther le poursuivit sans pitié de ses railleries et de sa haine, lorsque vaincu, il se livra aux princes protestants émus et indécis.

La Réforme lui donna un surnom qui peint bien les sentiments qu'il inspirait alors ; on l'appelait le « *Welfenherzog* ».

Aussi, dans notre travail, avons-nous voulu, non excuser Henri le Jeune, mais examiner avec impartialité les mobiles qui lui dictèrent sa conduite, et montrer qu'il eut peut-être plus à souffrir de ses propres fautes, qu'il ne causa de dangers véritables à l'œuvre de Luther, car à la fin de sa vie, il pencha même vers la Réforme ; il ne se convertit point officiellement, mais il écouta avec bonté les prédicateurs luthériens, et communia même sous les deux espèces.

Mais, il est naturel qu'au sortir d'une longue période de stagnation et de barbarie, à l'époque tourmentée de la Réforme, où la conscience d'un peuple se déchira en deux, il est naturel, dis-je, de voir les tracasseries et les vexations se changer en crimes et dégénérer en guerre civile, et les principaux personnages prendre peu à peu des formes extraordinaires qui disparaissent avec les haines et les colères de la lutte, et il est du devoir de l'historien de mettre chaque acteur de ces guerres à la place qui lui convient.

Dans les pages qui suivent, on a fait une large place à la littérature populaire d'alors où coule une veine humoristique pleine de fraîcheur et d'ironie satirique, qui ne manque pas non plus de rudesse et de grossièreté. Nous avons cité, sans parti pris, les auteurs catholiques et protestants pour donner un tableau aussi fidèle que possible ; mais tous sont presque unanimes à railler chez les hommes d'Église d'alors :

l'orgueil, la mollesse, le goût des biens de la terre, et Henri le Jeune lui-même n'avait pas un profond respect pour son clergé catholique.

Aussi, voyons-nous que les auteurs satiriques, partisans de Luther, lui apportent leur influence pour répandre sa doctrine. Ils couvrent la scolastique de railleries, mettent à profit les vices de l'organisation ecclésiastique, préconisent le retour à l'Église primitive et à la pureté évangélique, réclament la sécularisation des biens de l'Église, et allument la guerre civile dans les esprits. Ils ont presque tous une claire intelligence des maux de leur temps, le souci de questions religieuses et sociales, le zèle de l'instruction à tous les degrés. Avec quelle exacte méthode, avec quelle érudition puisée aux sources, ils défendent leur cause qui est celle de l'Évangile et de la liberté !

La foi et la liberté du x^ve siècle que vantent, de nos jours certains historiens catholiques, étaient, en réalité, une dictature des consciences, où chaque esprit indépendant se trouvait accablé du poids de tous les autres. Et ce qui achevait de rendre cette dictature intolérable au peuple allemand, c'est que le principe d'autorité, appliqué dans toute sa rigueur, était entre les mains d'un sacerdoce avili, qui avait perdu le respect des peuples. Dans le haut clergé : désordre et scandale, passion d'amasser, sans honte et sans mesure, les richesses que lui livraient la terreur ou la piété des mourants. Le beau rôle de Luther est d'avoir réalisé la Réforme et d'avoir ainsi établi le principe de la liberté chrétienne qui en est l'âme. Les adversaires du protestantisme ne peuvent nier les progrès religieux et sociaux accomplis par la Réforme; ils ne peuvent que relever les taches ou renforcer les imper-

fections inhérentes à toute œuvre humaine, mais ils ne doivent pas oublier que les révolutions qui ont de si durables effets sont doubles. La Réforme eut deux phases, l'une morale, accomplie dans les esprits qu'elle a pénétrés de vérités et dont le fondement est resté debout jusqu'à nous ; l'autre qui a été violente, même cruelle, mais qui a vite disparu une fois la force sortie de ses mains.

Le tort des princes catholiques est de n'avoir saisi que la seconde phase et d'avoir rendu Luther responsable de l'anarchie, du vandalisme et de l'ensauvagement de certaines parties du peuple allemand. Ils voyaient en Luther l'auteur, et non l'instrument d'une transformation, qu'un état de choses antérieur des causes éloignées et accumulées, la force des circonstances, avaient rendu possible et imminente. En sorte qu'il est probable, et cette probabilité touche à la certitude, que, sans Luther, l'œuvre de Luther se serait accomplie, et, sur ce point, nous sommes d'accord avec le savant historien de l'*Allemagne à la fin du Moyen-Age*. Mais la question se pose toujours : Rome aurait-elle accepté une réforme ou se serait-elle mise à la tête d'un pareil mouvement ? La conduite des légats du pape et des princes catholiques laisse peu de doute à ce sujet.

Dès le ^{xv}^e siècle, l'autorité du Saint-Siège était attaquée par des novateurs, qui presque tous, se rattachent à Jean Huss ; Luther avait étudié les livres de Jean Wesel qui écrivait : « Je méprise le Pape, l'Église et le Concile, et je loue le Christ. Le Pape n'est qu'un singe vêtu de pourpre ; les prêtres des chiens et des animaux malfaisants (1). »

1. *L'Allemagne et la Réforme*, par Janssen, trad. fr. Paris, Plon, 1887. Vol. I, page 580.

On pourrait donc dire, à la rigueur, que Luther n'a fait que prêter, à ces doctrines, sa voix puissante et s'est fait entendre de toute l'Allemagne. Mais sa plus belle gloire est que, grâce à lui, on a vu se produire les effets de la liberté chrétienne. D'idéal universellement imposé, la religion est devenue un idéal individuel, une tutelle d'autant plus salutaire qu'elle est librement acceptée ; les sociétés modernes ne poursuivent que des buts purement terrestres et laissent à chacun de leurs membres le soin de choisir dans la variété des confessions et des systèmes un principe plus élevé de moralité. A la domination exclusive, absolue du catholicisme, et selon le langage des économistes, au monopole religieux, s'est substitué la libre concurrence entre les églises, une rivalité de charité et de zèle dans l'accomplissement des devoirs sociaux.

Tels sont les résultats qui font la grandeur et la beauté de l'œuvre de Luther, qui rejeta loin de lui la scolastique des philosophes et le pessimisme malsain du peuple, et se proposa comme but l'image du Christ qu'il débarrassa des voiles dont une métaphysique étrangère à l'Évangile l'avait couverte, et qu'il fit apparaître plus fraîche et plus vivante aux yeux d'un peuple enthousiasmé.

Et notre devoir, à nous, fils spirituel de Luther, est de nous attacher fermement à la personne du Christ et à l'imperturbable optimisme qui fait partie intégrante de tout son enseignement, alors nous pourrions souhaiter que les hommes changent de nature, qu'ils deviennent le nouvel homme de l'apôtre, qu'ils accomplissent non des révolutions, mais des évolutions lentes et ménagées, en prenant pour idéal moral le Christ « qui développe en nous une foi victo-

« rieuse de tous les obstacles. L'humanité atteindra son
« but, la perfection de tous les hommes sans exception
« aucune ou Dieu tout dans tous. Le Royaume de Dieu
« qui fait le fond de la doctrine chrétienne est un idéal
« moral et social qu'il est impossible de dépasser. Devant lui
« pâlisent les rêveries les plus séduisantes des utopistes, la
« spéculation des penseurs les plus audacieux. Le royaume
« de Dieu, ou comme l'a admirablement défini le père Gra-
« try, la cité dont tous les habitants s'aiment, où toutes les
« inégalités si troublantes, où toutes les injustices si oppres-
« sives, où tous les égoïsmes si meurtriers ont disparu, où
« la solidarité s'appelle fraternité et où le sacrifice est consi-
« déré non comme une obligation pénible, mais comme un
« doux privilège ; voilà l'idéal que l'Évangile place devant
« nous (1) ».

1. *De l'idéal moral*, par F. Lichtenberger. Paris, Fischbacher, 1888.

CHAPITRE PREMIER

Jeunesse du duc Henri.

Sa politique vis à vis de la Réforme.

**Les villes de Goslar et de Brunswick embrassent
la Réforme**

**Bigamie du Landgrave de Hesse. Adultère de Henri le
Jeune.**

Meurtre du docteur Dellingshausen.

Ce fut à l'âge de vingt-deux ans, que le duc Henri le Jeune, monta sur le trône du duché de Brunswick-Wolfenbüttel laissé vacant par la mort subite de Henri le Vieux (23 juin 1514). Il était âgé de vingt-cinq ans lorsque Luther afficha à la porte de Wittemberg, ses thèses contre les Indulgences.

La cour de Wolfenbüttel, où le jeune duc fut élevé, ressemblait à toutes les cours princières de l'époque. Les princes et leurs compagnons avaient oublié depuis longtemps la noblesse de l'ancienne chevalerie et le respect de la femme. Ils passaient leur temps en guerres, en tournois et en orgies de toutes sortes. Les conseillers des princes ou leurs chanceliers n'étaient que des maîtres experts en chicanes et en ruses, n'ayant qu'un but, faire aboutir la politique de leurs maîtres sans se préoccuper de la nature des moyens qu'ils

employaient ; le clergé était toujours prêt à donner l'absolution à tous ces actes immoraux comme à ses propres fautes.

Dans un tel entourage, on comprend facilement que l'éducation du jeune prince fut peu soignée, et que l'enseignement religieux qu'il reçut fut des plus rudimentaires.

Les écrits qui nous restent de lui nous montrent une main mal exercée, maladroite, plutôt habituée à tenir une épée qu'à manier la plume. Devant gouverner un jour, il négligea toute étude, ne trouvant aucun plaisir à la lecture des ouvrages de l'antiquité et même des écrits de son époque ; avec son caractère primesautier, il suit toujours l'impression du moment pour satisfaire ses passions, ses rancunes ou ses vengeances. Aussi avait-il un profond mépris pour le droit d'autrui, surtout lorsque son ambition était en jeu. Son jugement ne manquait pas de sûreté et son coup d'œil avait la justesse d'un véritable homme politique ; mais pratique avant tout, il aimait mieux trancher une question l'épée à la main.

On comprend aisément que la vie de famille ne pouvait convenir à un tel caractère, toujours en mouvement, se sentant trop à l'étroit dans son petit duché ; et les mots : *Meine Zeit mit Unruhe*, qu'il prit pour devise, peignent bien l'homme et l'œuvre.

En étudiant un tel caractère, on ne doit pas s'étonner de voir la religion n'occuper qu'une place secondaire dans la vie du duc Henri ; sa religion consistait à suivre les usages et les exercices extérieurs du culte.

Son respect pour les prêtres n'était point excessif ; les curés et les moines se plaignirent plus d'une fois de leur

maître « qui était un bon papiste, mais qui ne se gênait point pour leur enlever leurs profits et leurs gains et ne leur laisser que les cloches et les chants ».

Il ne pouvait s'intéresser aux querelles religieuses de l'époque; il n'en saisissait pas la portée, et on le vit à la diète d'Augsbourg soutenir, au grand étonnement de l'empereur, les demandes des protestants. « Qu'on leur accorde, disait-il, le mariage des prêtres et la communion sous les deux espèces; car je n'aime pas seller mon cheval pour la communion sous une ou deux espèces, pour les messes et des femmes de curés ». Et il ajoutait : « Les moines assiègent l'empereur pour se faire restituer leurs biens et leurs couvents; et nous n'avons qu'une chose à faire; c'est d'obéir aux ordres que donnera l'empereur (1). »

Ces paroles montrent bien la position que prenait le duc Henri vis-à-vis de la Réforme.

Les dogmes et les questions de foi lui sont indifférents; il n'obéit qu'à l'empereur et se place ainsi naturellement du côté des adversaires de Luther. Cette conduite lui fut dictée aussi peut-être par son respect pour ses ancêtres qui furent toujours dévoués à la maison de Habsbourg. Son oncle maternel, le duc Eric le Vieux, avait été l'ami fidèle et l'inséparable compagnon d'armes de l'empereur Maximilien.

Le duc Henri lui-même ne devait qu'à la faveur de Charles V la moitié du domaine de Hildesheim; et la faveur impériale était seule capable de lui en assurer la possession définitive.

Il était donc, et il devait être, un vassal fidèle et un admirateur zélé de la politique des Habsbourg: jamais il ne

1. Kolde. *Analecta Lutherana* (Gotha 1883), p. 133:

songea à entrer en lutte avec l'empereur, surtout pour des motifs religieux. Il fit toujours exécuter tous les ordres de l'empereur dans ses domaines ; il poursuivit l'exécution des édits contre les protestants avec plus ou moins de sévérité, suivant les impulsions qu'il recevait de Vienne ou de Madrid. Si à Worms, l'empereur s'était déclaré pour Luther, aucun prince n'aurait chassé les papistes avec plus d'empressement que lui ; mais Luther une fois condamné par Charles V, Henri le Jeune n'hésita plus à poursuivre avec la dernière rigueur tous les partisans de la Réforme.

La révolte des paysans le força à prendre une position encore plus hostile vis-à-vis de la Réforme, car il avait entrevu, dans le triomphe des paysans, l'anéantissement de son autorité et la perte de ses États. Certes, un auteur impartial comprend facilement les causes de cette révolte. « Le pauvre homme » était accablé d'impôts, de dîmes, de corvées ; il n'obtenait même pas de ses maîtres, ecclésiastiques ou séculiers, une protection efficace. Dans ce temps d'anarchie et de guerres continuelles, il voit sa récolte pillée, sa chaumière incendiée par des bandes de mercenaires. Un proverbe ancien dit : « Il n'y a ni Dieu au ciel, ni maître sur la terre ». Cet homme si peu protégé désespère ; il ne voit qu'oppression et injustice. Alors apparaît Luther ; avec sa parole passionnée et son enthousiasme pour la liberté du chrétien, il ébranle toute la masse du peuple. Il était l'homme attendu, espéré ; sa voix retentissait jusque dans les chaumières ; le paysan eut le sentiment de son droit et, comme Luther, il en appela à Dieu et revendiqua la liberté chrétienne, telle qu'il la comprenait. La révolte commença en novembre 1524 et ne se termina qu'avec la défaite de Franken-

hausen ; les princes coalisés mirent une joie sauvage à anéantir les dernières bandes de paysans, et leur chef Münzer étant tombé au pouvoir des princes, ils voulurent le voir et l'interroger. Le landgrave de Hesse discuta même avec lui sur le droit de l'autorité, et sur le devoir du chrétien de souffrir l'injustice et de ne pas résister au mal. Münzer fut condamné à être décapité ; il ne se montra pas courageux devant la mort : il était si troublé par sa condamnation qu'il ne put réciter le Credo ; le duc Henri dut le réciter pour lui.

Après la répression de la révolte, le duc Henri ne songea plus qu'à sauvegarder sa puissance et à protéger ses États en poursuivant avec cruauté ce qui restait des partisans de Münzer.

Un prince tel que le duc Henri n'était pas accoutumé à rechercher la cause de ces troubles ; avant tout, il voyait ses intérêts compromis, et, avec tout le parti catholique, il rendit Luther responsable de ce soulèvement, justifiant ainsi ses sanglantes vengeance. Puis il signa, à Dessau, un traité avec Georges de Saxe et Albert de Mayence pour mettre une barrière infranchissable à toute tentative de révolution religieuse ou sociale (1525).

Le passage des villes de Brunswick et de Goslar à la Réforme ne fit qu'augmenter la haine du jeune duc contre le protestantisme naissant.

La ville de Brunswick n'était pas une ville libre de l'empire, elle faisait partie du domaine de la maison ducale de Wolfenbüttel. Au commencement de la Réforme, on y introduisit les livres de Luther, et la traduction de la Bible. Les cantiques de Luther excitèrent surtout l'enthousiasme ; tout le monde les chantait chez soi et dans les rues ; de plus, les

bourgeois, animés d'un esprit très libéral et jaloux de leur indépendance avaient arraché à leur maître, à prix d'argent, une franchise après l'autre, n'hésitant pas à prendre les armes pour défendre leurs revendications, et ils le firent avec succès.

Henri le Jeune résolut d'abaisser l'orgueil des bourgeois, et sa colère ne fit que s'accroître quand il vit la ville, sur un décret du conseil, accepter la nouvelle foi religieuse, (mars 1528). Grâce à la pression des corporations démocratiques, et malgré les édits du duc, la Réforme fut introduite à Brunswick.

Le peuple ne voulait plus des sermons catholiques qu'il interrompait sans cesse par tous les moyens possibles.

Un jour que le docteur Sprengel prêchait, un bourgeois se leva et lui cria : « Tais-toi, papiste, tu n'es qu'un menteur », et il entonna un cantique de Luther que toute l'assistance chanta avec lui. Le conseil de la ville décréta qu'on ne prêcherait plus que le véritable Évangile et qu'on célébrerait la communion sous les deux espèces.

Le pasteur Bugenhagen vint de Wittemberg et donna à la ville une organisation ecclésiastique d'après les conseils de Luther. A la même époque, des pasteurs luthériens vinrent prêcher à Goslar, ville libre de l'empire.

Depuis de nombreuses années, le duc Henri était en lutte ouverte avec cette ville à propos de certains privilèges sur les montagnes et les forêts. Peu de temps après être monté sur le trône de Wolfenbüttel il s'empara de force du Rammelsberg qui renfermait des mines d'argent. La chambre impériale lui adressa un ordre de restitution ; il y répondit en fortifiant le couvent de Reiffenberg qui se trouvait aux

portes de Goslar : de là il pouvait rançonner et ruiner à son aise les bourgeois de la ville. Mais l'énergie des bourgeois ne faiblit point ; ils acceptèrent avec enthousiasme la Réforme, voulant par là montrer à l'empereur, qui les mit en ban de l'empire, pour avoir détruit le couvent de Saint-Georges, qu'ils étaient plus disposés que jamais à résister à tous les édits, tant qu'ils n'auraient pas la liberté. Ce fut le duc Henri qui fut chargé d'exécuter la sentence impériale.

En examinant tous ces faits, on voit que la conduite du duc Henri lui fut dictée par des événements qui ne touchaient pas directement aux grandes questions religieuses du moment ; on comprend ainsi qu'il se lia d'amitié et qu'il vécut en bonne intelligence avec les princes protestants malgré la différence confessionnelle.

Une sincère amitié le liait au Landgrave de Hesse, et, de plus, il y avait entre eux communauté de plans politiques. Le Landgrave l'avait énergiquement soutenu dans l'affaire de Hildesheim. Henri déclarait qu'il donnerait ses biens et sa vie pour défendre le landgrave, que s'il avait un fils qui osât un jour attaquer le landgrave, il le ferait périr de sa propre main.

En 1530, les intérêts religieux et politiques des deux princes étaient en complète opposition : malgré cela, ils jurèrent solennellement de faire réintégrer dans ses états le duc Ulrich de Wurtemberg ; et si l'Autriche ne se rendait pas à leurs prières, de soutenir, les armes à la main, ce prince exilé et dépouillé de ses états. En échange de ces promesses, le landgrave de Hesse s'engagea à donner au duc aide et protection contre la ville de Goslar mise au ban de l'Empire.

Pour Henri le Jeune, le deuxième point avait plus d'import-

tance que le premier, il ne songea jamais sérieusement à arracher la Souabe à l'Autriche. Le 5 septembre 1530, à la diète d'Augsbourg, l'empereur coupa court à tout espoir de restitution en donnant solennellement le Wurtemberg à son frère Ferdinand. Aussitôt Henri se montra plus tiède et moins résolu.

En décembre 1531, la ville de Goslar se joignit à la ligue de Smalkalde, dès lors elle avait droit à l'aide et à la protection du landgrave de Hesse.

Henri était trop politique pour ne pas comprendre qu'il devait se retirer d'une alliance qui ne lui promettait que l'inimitié prochaine de l'empereur et l'aide bien problématique contre Goslar.

En 1534, le landgrave de Hesse entreprit à lui seul la guerre de Wurtemberg.

Le duc Henri abandonna son ancien allié, et rompit le traité d'alliance. Cette trahison ne brouilla pas les deux anciens camarades « Heinz » et « Lips », comme les appelaient leurs contemporains.

Au mois de février 1534, le duc Henri se rendit à Cassel où il prit part au carnaval. Il y revint une deuxième fois pour un tournoi. En 1535, accompagné du landgrave, il se rendit à Prague et à Vienne.

Le landgrave ne reprocha sérieusement à Henri sa trahison que lorsque les événements religieux et politiques en eurent fait deux ennemis irréconciliables.

Nous trouvons un écho de l'ancienne amitié, maintenant brisée, dans la chanson populaire suivante :

Landgraf und Herzog warn ein Mann
In Ernst und auch in Scherzen;
Jeder wollt dem andern beistan,
Verchrieben sich von Herzen,
Württemberg zu setzen ein,
Einer wollt des andern Helfer sein.
Der Herzog war aber nit rein.
Erfuhr Landgraf mit Schmerzen.

Denn gleich zu Augsburg der Reichstag war,
Beide dahin sie zogen,
Gar bald der Landgraf ward gewahr,
Wie Herzog Heinz hätt gelogen,
Dem Kaiser gechwätzt den geheimen Rat.
Kaiser den Hessen gefordert hat,
Dass er gleich jetzt an Eides statt.
Dem Kaiser sollt angeloben :

Herzogs Ulrichs müssig zu gon
Und sich sein ganz zu verzeihen.
Landgraf darauf ein Bedacht wollt hon.
Thät heimlich darvon weichen,
Wollt dem Kaiser nit geloben an,
Wollt halten als ein fürstlich Mann
Das Zusagen, das er hätt than
Gen Württemberg vergleichen (1).

Les intérêts politiques et ecclésiastiques finirent par séparer définitivement les deux amis. Le duc Henri vit avec tristesse l'électeur de Saxe se mettre à la tête de la ligne de Smalkalde et accentuer énergiquement la résistance à la politique de la maison de Habsbourg.

Les villes de Brunswick et de Goslar, pour se mettre à

1. Von Liliencron. IV. 270.

l'abri de toute attaque de la part de Henri, se joignirent à la ligue. A ce moment le vice-chancelier Held parcourait l'Allemagne pour former une ligue catholique contre les princes protestants, il n'eut pas à déployer une grande éloquence pour gagner Henri le Jeune à ses vues.

En juin 1538, l'empereur signa à Nuremberg, un traité avec le roi Ferdinand, l'archevêque de Salzbourg, les deux ducs Guillaume et Louis de Bavière, les évêques de Trente et de Ratisbonne, les députés-évêques de Bamberg, de Spire, de Strasbourg, de Passau et le nonce du pape.

Le chancelier Held était l'inspirateur ardent de cette ligue sainte de Nuremberg, et le duc Henri en était l'âme. De tous les côté, on s'armait ostensiblement contre les Turcs, secrètement contre les protestants. Henri le Jeune fut nommé général en chef de l'armée d'Allemagne du Nord. Il accepta avec joie cette charge qui lui permettait de déployer son énergie et son activité ; il était heureux de pouvoir défendre ses droits, de soutenir la religion catholique menacée et de faire exécuter l'édit de Worms dans toute sa rigueur. Son amitié pour le landgrave, s'était complètement éteinte et il n'avait plus qu'un désir : se venger de son ancien allié et s'emparer de sa personne.

Dans une telle situation, la guerre civile paraissait imminente ; les princes catholiques s'ingéniaient à rendre intolérables aux protestants les agissements de la Chambre impériale et multipliaient les procès. Les protestants, de leur côté, ne rêvaient que l'anéantissement de leurs adversaires ; et malgré toutes ces haines, chaque parti donnait, pour prétexte de ses armements, son désir de la paix, ou les rejetait sur les attaques de ses adversaires.

Au printemps de l'année 1538, les princes protestants réunis à Brunswick pour discuter quelle conduite ils devaient tenir dans la guerre contre les Turcs, durent déjà prendre des précautions contre les surprises possibles de leurs ennemis religieux. Henri le Jeune avait refusé au landgrave et à Jean-Frédéric de Saxe le libre passage à leurs suites lorsque ces princes se rendirent à la diète ; ils ne tinrent aucun compte de ce refus : ils passèrent devant la forteresse de Wolfenbüttel ; Henri fit braquer ses canons sur son ancien compagnon et fit feu.

A la fin de la même année, un autre événement contribua encore à enflammer les esprits. Un secrétaire du duc passant près de Cassel, tomba entre les mains du landgrave ; il était porteur de dépêches adressées à l'électeur de Mayence et au chancelier Held, et donnant des détails sur les projets de la ligue de Nuremberg. Une des lettres disait que le landgrave était privé de tout sommeil, qu'il ne trouvait plus de repos, et que ses projets l'avaient rendu à moitié fou. La lettre se terminait par ces mots : « Dieu est avec nous, le diable est du côté de nos ennemis ; qu'il les emporte avec lui ».

Le landgrave comprit que l'interception et l'ouverture de lettres adressées au duc, avec lequel il n'était pas encore en guerre ouverte, devaient amener des complications graves et pouvaient être le prélude de scènes tragiques. Il fit faire des copies des documents trouvés et informa aussitôt de l'événement son beau-père, Georges de Saxe, le chancelier Held, la sœur de l'empereur, Marie de Hongrie, qui gouvernait les Pays-Bas, le roi des Romains, Ferdinand, et la majeure partie des princes électeurs.

Le duc Georges de Saxe, jugeant qu'il devait encore se justifier davantage, lui conseilla de publier une défense imprimée, sans attaquer aucun de ses ennemis. Le landgrave suivit le conseil, mais Henri le Jeune ne fit point attendre sa réponse. Alors commença une guerre de pamphlets violents et injurieux qui ne firent qu'augmenter les haines et les rancunes. On ne respecta plus rien : chacun fouilla la vie intime de son adversaire ; ses moindres actions étaient tournées en ridicule, on lui découvrait des vices cachés, on le rendait coupable de tous les crimes. Certes, la vie dissolue de l'époque fournissait une ample moisson de griefs à ces attaques et les princes protestants ne le cédaient en rien aux princes catholiques, quant à leurs mœurs et à leur vie privée. On comprend que les plaintes de Pierre Ulner n'étaient que trop justifiées lorsqu'il s'affligeait dans son oraison funèbre de Henri le Jeune, de voir les princes et les seigneurs prendre pour unique guide leurs convoitises, ne suivre que la voix de la chair et oublier toute crainte de Dieu. Les cours ne se livraient qu'à l'ivrognerie, à la débauche, donnant au peuple l'exemple de tous les scandales. Il y avait sans doute des lois pour réprimer ces excès, mais personne ne se sentait la mission de les appliquer (1).

Les princes ecclésiastiques étaient aussi coupables que les princes temporels ; les récits du temps nous les montrent se livrant à la boisson et au concubinage.

Parmi les princes protestants, aucun mieux que l'électeur Jean-Frédéric de Saxe, ne sentait le besoin d'une régénéra-

1. Manuscrit de Petrus Ulner se trouvant à la bibliothèque de Wolfenbüttel.

tion morale du peuple allemand. Il se distinguait de tous ses contemporains par une vie pure et morale ; il fut toujours fidèle à son épouse, il tint ses serments, et rejetait avec mépris et honte tout mensonge et tout compromis quand il avait donné sa parole (1). Ses adversaires lui reprochèrent pourtant son amour immodéré du vin, et aujourd'hui encore on ne peut l'absoudre de ce reproche.

Mais les attaques contre Philippe de Hesse étaient de beaucoup plus graves. Le landgrave avait un caractère élevé, profondément chrétien, dominé par une certaine sentimentalité ; mais son ambition démesurée réduisait souvent à néant ces belles qualités. C'était une nature étrange guidée tour à tour par une sensualité naïve et les scrupules de la conscience.

Dans sa jeunesse il s'était jeté dans la débauche, quand il se convertit au luthéranisme, il se sentit troublé dans sa conscience ; sa vie de désordre lui fit horreur, et pour y échapper, il en vint à songer à la possibilité d'un second mariage (1526).

En 1523, il avait épousé une fille du duc Georges, il éprouva bientôt une aversion profonde pour la princesse Christine, à cause de ses vices et de ses infirmités corporelles. Luther se montra d'abord opposé à tout divorce. Lorsque Philippe lui exprima secrètement ses désirs, il lui fit la réponse suivante : « Mon avis est que les chrétiens ne doivent avoir qu'une seule femme, non seulement à cause du scandale (car on ne doit jamais sans nécessité scandaliser les autres), mais encore parce qu'il est impossible de citer une

1. Ranke, IV. 190.

seule parole qui montre que Dieu leur permette le contraire.

« Les Turcs et les paysans font ce qui leur plaît. Il est vrai que les patriarches et les rois ont eu plusieurs femmes ; mais c'est la nécessité qui les y a contraints.

« Selon la loi de Moïse, ils prenaient, à titre d'héritage, les femmes de leurs amis décédés ; mais l'exemple des patriarches n'est pas suffisant pour déterminer la conduite des chrétiens ; il faut, ainsi que ces derniers, qu'ils aient une parole divine qui leur donne la certitude ; car lorsqu'il n'y avait pas nécessité et cause certaine, les patriarches eux-mêmes n'épousaient qu'une seule femme. Exemples : Isaac, Jacob, Moïse, et beaucoup d'autres. Je ne puis donc donner un avis favorable ; je conseille le contraire, particulièrement aux chrétiens, à moins qu'il n'y ait une nécessité absolue, telle que la lèpre ou l'abandon de la femme. Je ne puis rien pour les autres. Telle est mon humble réponse à la demande de Votre Grâce Électorale (1) ».

Le duc n'insista pas et retomba dans la débauche jusqu'en 1539, époque où il tomba gravement malade par suite de ses désordres. Il s'éprit alors d'une jeune fille noble, Marguerite de Saal. Emporté par sa passion, ne pouvant ou ne voulant faire de cette jeune fille sa maîtresse, il prit soudain la résolution de l'épouser à tout prix.

Son pasteur Melander, ancien démagogue religieux, et dont la conscience assez élastique n'était pas pure de toute souillure, l'encouragea à épouser celle qu'il aimait, car il tenait la polygamie pour licite en certaines circonstances, et ni plus ni

1. De Wette, VI, 79.

moins exorbitante que le mariage des prêtres ou la rupture du jeûne qui aussi scandalisaient la foule ignorante. La landgrave Christine acceptait pleinement la bigamie de Philippe, ne se réservant que les droits de son contrat de mariage et ceux de ses enfants.

Le langdrave Philippe sentait qu'aussitôt que sa bigamie serait connue, il aurait à vaincre la résistance de l'empereur ou à supporter les attaques des princes catholiques, et pour obtenir aide et protection du parti protestant, il lui fallait l'assentiment de Luther, des théologiens de Wittemberg et de l'électeur de Saxe, chef du parti protestant.

Dans ce but, il envoya, le 30 mars 1539, Bucer, porteur d'instructions écrites et verbales pour les théologiens de Wittemberg. Bucer développa les raisons pour lesquelles le landgrave ne pouvait aimer sa femme. « Elle n'est ni belle, ni aimable, elle sent mauvais, elle boit ». Et le landgrave ajoute : « Comment puis-je punir les fornicateurs, lorsque moi-même je me rends coupable de fornication ; lorsque tout le monde peut me dire : Maître, commence par toi-même ? » Si nous prenions les armes pour la cause de l'Évangile, je ne le ferais qu'avec une conscience troublée ; car on m'a souvent exhorté à m'approcher de la table Sainte, mais je tremblais d'y trouver le jugement de ma mauvaise conduite, et si je mourais en guerre, j'irais au démon. J'ai lu avec soin l'Ancien et le Nouveau Testament, et je n'y ai trouvé d'autre remède que de prendre une seconde femme, car je ne puis autrement changer la vie que je mène. Je l'atteste devant Dieu ; ce qu'Abraham, Jacob, Lamech et Salomon ont fait, pourquoi ne pourrais-je le faire ? » Puis il cite l'exemple de l'empereur Valentinien II et le conseil

que Luther et Melanchthon auraient donné au roi d'Angleterre, Henri VIII, de ne pas rompre son mariage, mais d'épouser une seconde femme. Aussi demande-t-il à Luther et à Melanchthon leur avis ; qu'ils le lui donnent au moins par écrit s'ils ne veulent le faire imprimer ; s'il se mariait secrètement, Dieu n'en serait pas offensé ; qu'ils cherchent les moyens de rendre avec le temps ce mariage public. Il ajoutait que s'ils demeuraient inexorables, il s'adresserait à l'Empereur et par suite au Pape (1).

Luther était perplexe ; il entrevit de suite les graves conséquences de ce qu'on demandait de lui, et refusa de donner son assentiment à cette bigamie.

Mais Bucer voulait à tout prix avoir l'avis favorable de Luther et il l'amena, très habilement, à rédiger un écrit ambigu qui n'était ni une délibération théologique, ni un assentiment, car toute idée nette et précise manque absolument dans ce document. Aussitôt que l'on pense le voir formuler un avis décisif, la conclusion devient flottante et ne défend ni ne condamne énergiquement.

Voici les principaux passages de cette consultation singulièrement embarrassée :

« Dieu a institué le mariage pour être une société de deux personnes et non de plus, supposé que la nature ne fût pas corrompue : et c'est là le sens du passage de la Genèse : « Ils ne seront qu'une seule chair ». C'est ce qu'on observa au commencement. Il est donc conforme à la création des hommes et au premier établissement de leur société que chacun d'eux se contente d'une seule femme ; il s'en suit que la loi

1. Corp. Ref. III, 851.

qui l'ordonne est louable ; qu'elle doit être reçue dans l'Église et que l'on n'y doit point introduire une loi contraire, parce que Jésus-Christ a répété dans le chapitre XIX de Saint Matthieu le passage de la Genèse : « Les deux ne seront qu'une seule chair », et y rappelle dans la mémoire des hommes quel avait dû être le mariage avant qu'il eût dégénéré de sa pureté ».

Mais Luther ajoute aussitôt : « Ce qui n'empêche pourtant pas qu'il n'y ait lieu d'accorder une dispense en de certaines occasions ».

« Par exemple, si un homme marié, détenu captif en pays éloigné y prenait une seconde femme pour recouvrer la santé, ou que la sienne devînt lépreuse, nous ne voyons pas qu'en ces cas on pût condamner le fidèle qui épouserait une autre femme sur le conseil de son pasteur, pourvu que ce ne fût pas à dessein d'introduire une loi nouvelle, mais seulement pour satisfaire à son besoin.

« Puisque ce sont deux choses différentes, d'introduire une loi nouvelle et d'user de dispense à l'égard de la même loi, nous supplions Votre Altesse de faire réflexion sur ce qui suit. Il faut que Votre Altesse ait égard à l'effroyable scandale qui ne manquera pas d'arriver si elle donne occasion aux ennemis de l'Évangile de s'écrier que nous ressemblons aux Anabaptistes qui se font un jeu du mariage, et aux Turcs qui prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir ;

« Que Votre Altesse, par une grâce particulière de Dieu, est en grande réputation dans l'empire et dans les pays étrangers ; et qu'il est à craindre qu'elle ne perde beaucoup de l'estime et du respect que l'on a pour elle, si elle exécute le projet d'un double mariage. La multitude des scan-

dales qui sont ici à craindre nous oblige à conjurer Votre Altesse d'examiner la chose avec toute la maturité de jugement que Dieu lui a donné. Ce n'est pas aussi avec moins d'ardeur que nous conjurons Votre Altesse d'éviter en toutes manières la fornication et l'adultère ; et pour avouer sincèrement la vérité, nous avons eu longtemps un regret sensible de voir Votre Altesse abandonnée à des impuretés qui pouvaient être suivies des effets de la vengeance divine, de maladies et de beaucoup d'autres inconvénients.

« Dieu a souvent châtié l'impudicité par les peines les plus sévères. Quant à ce que Votre Altesse dit qu'il ne lui est pas possible de s'abstenir de la vie impudique qu'elle mène tant qu'elle n'aura qu'une femme, nous souhaiterions qu'elle fût en meilleur état devant Dieu, qu'elle vécût en sûreté de conscience, qu'elle travaillât pour le salut de son âme et qu'elle donnât à ses sujets un meilleur exemple. Mais enfin, si Votre Altesse est extrêmement résolue d'épouser une seconde femme, nous jugeons qu'elle doit le faire secrètement, c'est-à-dire qu'il n'y ait que la personne qu'elle épousera, et peu d'autres personnes fidèles qui le sachent, en les obligeant au secret, sous le sceau de la confession.

« Il n'y a point à craindre ici de contradiction, ni de scandale considérable, car il n'est point extraordinaire aux princes de nourrir des concubines ; et quand le menu peuple s'en scandalisera, les plus éclairés en comprendront la raison et les personnes prudentes aimeront toujours mieux cette vie modérée que l'adultère et les autres actions brutales. C'est ainsi que nous l'approuvons et dans les seules circonstances que nous venons de marquer ; car l'Évangile n'a ni révoqué ni défendu ce qui avait été permis dans la loi de Moïse

à l'égard du mariage ; l'Évangile ne change rien à la police extérieure, mais il ajoute la justice éternelle à la vie éternelle ; il enseigne la vraie manière d'obéir à Dieu et s'efforce de redresser la nature corrompue (1) ».

Luther, Mélanchthon, Bucer et les prédicateurs hessois signèrent cette consultation.

L'électeur de Saxe, quand Bucer lui montra cet écrit, fut indigné et courroucé, s'écriant que depuis des siècles on n'avait pas vu d'exemple d'une chose pareille ; qu'il déplorait qu'à Wittemberg on eût donné un tel avis ; que le landgrave et ses théologiens n'en retireraient que de la honte ; et qu'enfin, s'il n'était pas possible de le détourner de son dessein, il devait tenir la chose secrète sous le sceau de la confession, afin qu'il n'eût jamais à réclamer de ses alliés l'assistance dont il s'efforçait de leur arracher la promesse.

Le landgrave Philippe, heureux de cette consultation, fit bénir secrètement son mariage par Mélander à Rothembourg (13 mars 1540).

Le scandale éclata bien vite, le secret n'en pouvait pas être gardé bien longtemps. Les princes protestants en rejetèrent la faute sur Luther, l'accusant d'être l'auteur de la bigamie du landgrave ; il en accepta l'opprobre, frémissant de colère, honteux d'avoir été joué par « le rusé Macédonien », honteux aussi de sa propre faiblesse que, disait-il, il pouvait justifier devant Dieu mais non devant les hommes. Car Luther avait employé les exhortations les plus pressantes pour amener le landgrave à renoncer à son second mariage ; il n'en

1. De Wette. V. 236.

fut pas l'auteur, tout au plus un complice involontaire qui avait sous les yeux la dissolution effective de l'union du landgrave, sa vie de désordre, son trouble, ses remords, et par-dessus tout l'exemple des patriarches et la loi de Moïse. Ce dernier argument avait alors une grande force. Carlstadt, les Anabaptistes s'y étaient appuyés pour établir la polygamie, et Luther lui-même avait fait du mariage une institution purement civile, à laquelle l'Église ne participait que par une bénédiction, et qui était encore plus ou moins enlacée dans ses premières doctrines très lâches.

Mais, pendant tout le cours de sa vie, il ne put calmer son indignation contre le landgrave qui l'avait si indignement joué ; jamais il ne répondit aux pamphlets catholiques au sujet de cette bigamie, aimant mieux, comme il le disait : « laisser reposer cette sale affaire que de l'exposer au nez de tout le monde ».

Jamais il n'abandonna la première femme de Philippe ; dans son pamphlet contre *Hans Worst*, il s'écrie : « Il n'existe qu'une seule landgrave dans la Hesse, c'est l'épouse et c'est la mère ; c'est la duchesse, fille du duc Georges. Aucune autre ne peut enfanter et allaiter des princes. Vous, princes, qui suivez des chemins détournés, vous avez fait par votre exemple si bien, que le paysan lui-même ne reconnaît plus de péché et que nous avons peine à maintenir contre nous l'état sacré du mariage ».

Mais, malgré tout, la conduite de Luther devait naturellement fournir les armes les plus redoutables aux adversaires de la Réforme, et aujourd'hui, nous pouvons rechercher de sang froid les causes qui le décidèrent à autoriser tacitement le second mariage du landgrave de Hesse.

Nous savons que jamais Luther n'agit par crainte ou par faiblesse ; il était avant tout un témoin inflexible de la vérité, aussi bien pour les grands que pour les petits, et s'il avait pu trouver dans la Bible un commandement explicite contre le divorce ou la bigamie, il l'aurait immédiatement mis sous les yeux du landgrave. Mais, comme l'Ancien Testament, ni les Nouveau ne contenaient aucune défense formelle, sa conscience lui permit d'autoriser un second mariage que la parole de Dieu ne défendait point. Il ne se serait non plus laissé influencer par aucune considération politique, car s'il avait connu la volonté réelle de Dieu concernant la monogamie, il n'aurait attaché que peu d'importance à la menace de Philippe de Hesse d'en appeler au pape et à l'empereur, si on ne permettait son second mariage. Luther ne fit point de concession à un prince débauché et peu scrupuleux ; car il aurait fait la même réponse au dernier paysan allemand.

Ce n'était pas aux défenseurs de l'Église catholique qu'il appartenait de se servir de la conduite de Luther comme d'une arme prouvant l'immoralité des principes de la Réforme, surtout alors que la vie morale et sociale, l'autorité, la tradition et les prescriptions ecclésiastiques étaient ébranlées de tous les côtés, et que Rome, qui regardait le mariage comme un sacrement, n'avait pas craint, dans plus d'un cas, de rompre des mariages contraires à sa politique, ou à tolérer les concubines des princes, qui n'étaient que les instruments de sa politique.

Le cardinal Cajetan lui-même reconnaissait la polygamie de droit divin et prétendait que les premiers chrétiens eux-mêmes avaient eu plusieurs femmes à l'exemple des Patriar-

ches (1), et Bossuet, qui, aux applaudissements des courtisans de Louis XIV, ne craignit pas de jeter à la face des Protestants la conduite de Luther comme une honte, décelant le caractère des Réformateurs, oubliait lui-même le spectacle que le Roi-Soleil donnait à l'Europe entière.

Pour nous, nous nous contentons de faire aux accusateurs catholiques et autres la même réponse que Luther : « Vous ne mettez en évidence que ce qu'il y a de mauvais en nous et vous passez sous silence le bien. »

Il appartenait moins au duc Henri qu'à tout autre d'étaler publiquement cette honte, car à la même époque, se répandit le bruit de l'union illégitime de Henri le Jeune avec Eva de Trott. Il cacha d'abord avec une grande prudence ses relations intimes avec la jeune amie de sa femme, qui lui avait déjà donné secrètement trois enfants. Lorsque le scandale fut sur le point d'éclater, elle partit pour Gandesheim et simula une maladie ; peu de temps après on la fit passer pour morte. On fit les préparatifs funèbres, un cercueil vide fut porté à l'église et l'on célébra un service divin. Pendant ce temps, Henri la fit partir secrètement pour son château de Staufenberg, son rendez-vous de chasse. Là, il continua à la voir régulièrement, et eut encore d'elle plusieurs enfants.

Le scandale fut grand lorsqu'on apprit ces désordres ; l'indignation fut générale aussi bien parmi les amis que parmi les ennemis d'Henri le Jeune. Certes, l'infidélité était assez commune chez les princes, et tout en condamnant l'adultère du duc Henri, on doit reconnaître qu'il avait une affection

1. Kuhn, III, 198.

sincère et réelle pour Eva de Trott, mais ce qu'on ne put excuser et ce qui révolta même ses intimes, ce fut la légèreté avec laquelle il se couvrit du manteau de l'Église pour cacher ses amours.

A tous ces motifs de réprobation s'en joignit encore un autre plus grave.

Le duc Henri le Vieux, pour éviter, à sa mort, le démembrement de ses États, avait réglé le droit de succession dans son duché par ordre de primogéniture, d'après la loi salique. Le plus jeune frère de Henri, Guillaume, se trouvait ainsi lésé ; il résolut de reprendre sa part les armes à la main. Mais avant qu'il eût mis ses projets à exécution, Henri s'empara de sa personne, l'incarcéra, le garda douze ans prisonnier et ne le rendit à la liberté que lorsqu'il eut adhéré au *Pactum Henrico-Wilhelminum* qui fixait le droit de succession par primogéniture. Charles-Quint contresigna lui-même le traité en janvier 1539. Cette conduite envers son frère lui attira l'inimitié de plusieurs princes catholiques et lui nuisit pour l'avenir.

Henri vit ainsi les rancunes et les haines s'accumuler ; ses propres villes entraient en révolte contre lui, Brunswick et la ville libre de Goslar ayant accepté la Réforme, s'étaient alliées avec ses ennemis pour pouvoir mieux lui résister. En 1530, à la diète d'Augsbourg, on tenta de terminer toutes ces querelles entre les villes révoltées et le duc Henri ; les négociations échouèrent.

La diète close, l'envoyé de la ville de Goslar, le docteur Conrad Dellingshausen, fut, à son retour, saisi près de Hombourg, par les soldats du duc. On le dépouilla de son argent, et de ses papiers ; on fit disparaître le sauf-conduit que l'em-

pereur lui avait donné, et, finalement, après mille tourments, on l'enferma au château de Schöningen. Il mourut en prison après deux années de souffrances et de tortures. Le duc fut accusé de cette mort. La ville de Goslar indignée porta plainte de cet attentat devant le cour suprême de justice ; le duc reçut ordre de comparaître pour le 19 novembre 1539. Mais il ne se rendit pas à cet ordre. La ville de Goslar pour se venger, fit imprimer le texte de la citation et le distribua de tous côtés. Le duc répondit à cette insulte en exécutant la sentence qui mettait la ville au ban de l'empire, parce qu'elle avait démoli le couvent de Georgenberg, et il continua à vexer de toutes les façons les bourgeois de la ville, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Mais une accusation autrement grave fut lancée contre lui. En 1540 des incendies éclatèrent en Saxe ; la ville d'Einbeck fut complètement réduite en cendres. Le parti évangélique, à la vue de ces crimes, fut consterné. On s'empara des incendiaires, ils furent mis à la question ; ils révélèrent qu'ils avaient été payés par des gens du duc, et que le pape et ses partisans n'étaient pas étrangers aux crimes qui avaient été commis. Les princes protestants s'emparent de ces preuves arrachées par la torture, et rendent Henri le Jeune responsable de toutes les atrocités commises.

Alors commença une série d'écrits violents où de part et d'autre on parut avoir perdu toute conscience et toute pudeur. Le langage de chaque parti dépasse les bornes de la modération et de la décence. Les princes protestants, aussi bien que les princes catholiques, perdant tout sens moral, ne semblent se complaire que dans l'insulte et dans l'ignominie. Dans leurs pamphlets, ils recherchent les mots les plus

grossiers. On voit, par exemple, Jean Stapler, prédicateur brunswickois, traiter, dans ses écrits, l'ancien ami de son maître de fou, de faussaire et de menteur ; il le compare à Jean Bockold, le roi de Munster, à cause de sa bigamie. L'électeur est un hérétique, un rebelle, une outre pleine de vin, un monstre, *Æsopus corpore et non ingenio*.

L'électeur répondit aussitôt, au misérable et maudit calomniateur, à l'infâme Barrabas, à l'Holopherne de Brunswick, au diable incarné »...

Mais aucun écrit ne surpassera en termes bas et équivoques le *Quadruplick* (31 mars 1541) du chancelier de Henri. Nous proposons d'étudier dans le deuxième chapitre cette lutte de pamphlets qui se termina quelque temps après le *Hans Worst* de Luther (1541).

CHAPITRE II

Diète de Ratisbonne, 1541.

Pamphlets luthériens et catholiques.

Luther : contre Hans Worst, 1541.

Les quelques citations que nous avons faites à la fin de notre premier chapitre, peuvent déjà nous donner une idée du ton qui règne dans tous les écrits ou pamphlets échangés entre les princes à cette époque. Nobles, prélats, laïques, semblent ignorer toute convenance, manquer de sens moral. A mesure que les attaques deviennent plus vives, le style augmente de grossièreté ; on semble se complaire dans les mots blessants ; même le style officiel des pièces diplomatiques, abonde en expressions grossières et vulgaires. Et si nous cherchons à reconnaître l'impression produite par ce langage, nous ne trouvons nulle part, chez les contemporains une bien grande indignation. Seul parmi tous les princes de l'époque, le roi de Danemark « fut profondément attristé de ces honteuses querelles et de ces disputes vulgaires (1) ».

Nous devons donc rendre l'époque responsable de ces difformations et de ces insultes ; on n'aimait point alors, peser les expressions ; la noblesse et la retenue du style, étaient

1. Kolde. *Analecta Lutherana*, 377.

choses inconnues ; on appelait chaque chose par son nom, sans crainte du scandale. Si pour certains écrits, il y a des circonstances atténuantes, d'autres par contre se distinguent par une telle grossièreté et une telle crudité de langage, que nous ne pouvons les excuser, malgré la barbarie et la brutalité de l'époque. Cette guerre de pamphlets ne se borna pas aux faits contemporains ; chaque parti pensant donner plus de poids à ses accusations, recherchè avec avidité les haines et les querelles anciennes. Pour prouver la supériorité de la maison de Hesse ou de Saxe, sur celle de Brunswick, on remonte aussi loin que possible. La vérité ou la fausseté des documents importaient peu ; avant tout, on voulait faire une impression profonde et durable sur le peuple.

Depuis de nombreuses années déjà, les esprits étaient surexcités par les questions religieuses, politiques et sociales. La véhémence du style devait augmenter avec la haine et la violence des adversaires. Les rancunes et les espérances se firent jour dans une nuée de pamphlets qui inondèrent alors l'Allemagne, et dont un grand nombre sont parvenus jusqu'à nous.

S'il nous reste peu de pamphlets sortis de la cour du duc Henri, par contre nous possédons un grand nombre de ceux que publièrent les protestants.

Ces pamphlets sont tantôt en prose, tantôt en vers ; il y en a même en vers latins (1). Ils étaient commandés et inspirés par les princes. Mais ce serait une grave erreur de considérer

1. La bibliothèque de Wolfenbüttel possède le poème suivant dont l'auteur est resté inconnu : « *Elegia quanta dæmonis in pios sævitia, quanta vicissim in impios Tyrannos ira fit, exemplo Henrici Junioris Ducis Brunsvicensis ostendens. M. Christophorus Copekenus Erphurdianus. 1543.* »

ces écrits comme le produit d'une littérature vénale. Les réimpressions, les traductions en haut-allemand et en patois prouvent que ces écrits durent leur vogue à la hardiesse du style, à l'audace de la critique et à la sincérité du fond.

Le plus ancien de ces pamphlets porte le titre de « *Rimes de Wolfenbüttel* (1) ». Il nous montre le profond dédain du duc Henri et de son entourage, pour les villes protestantes révoltées. Le passage le plus remarquable est le suivant :

De van Goslar klagen,
De van Brunswick tagen,
De van Hildesheim jagen,
De van Gotting wollen nicht ins Feld,
De van Einbeck haben kein Geld,
De van Hannover sein zu licht,
De van Magdeborch thuns nicht.

Les protestants ripostèrent en publiant le « *Contrarium* (1) »

De van Goslar klagen :
Herzog Hinrich kann nichts dawider sagen.
De van Brunswick tagen :
Herzog Hinrick kanns nicht ertragen.
De van Hildesheim jagen :
Herzog Heinrich darfs mit ihnen nicht wagen.
De van Gotting wollen nicht ins Feld :
Herzog Heinrich weder Siegelbrief noh Glauben hält.
De van Einbeck haben kein Geld.
Es hat Herzog Hinrich auch oft gefehlt.
De van Hannover seind zu licht :

1. Ces deux pamphlets se trouvent à la *Bibliothèque de Wolfenbüttel*.

Herzog Hinrich thut dem Kaiser unrecchten und falschen
De van Magdeborch thuns nicht : [Bericht.
Wenn Herzog Hinrich den Hals bricht.

Outre ce « *Contrarium* » nous possédons encore une autre réponse en vers aux « *Rimes de Wolfenbüttel* » (1). On y décrit les perfidies et les vexations de Henri le Jeune et on fait son portrait en ces termes :

Herzog Hinrich pucht und prahlt
Mit Fluchen, dass es weit schallt....
Auch Kurren, Murren und Drauen,
Und darf doch niemand hauen,
Wie die feigen Herzen zu thun pflegen,
So nur die Zungen flugs regen ;
Mit Meucheln, Morden und Erstechen
Kann er und sein Gleich sich meisterlich rächen...
Ein grosser, kühner Held,
Ist Herzog Hinrich in seinem Zelt,
In der Not auf dem Felde ganz verzagt,
Der auf Erden niemand behagt,
Er fleucht eher, denn man ihn jagt,
Er darf's auch nimmermehr wagen,
Er fürcht sich in Felde werden geschlagen.

Si le duc Henri avait des défauts, on ne pouvait lui reprocher celui de la lâcheté, car il avait donné plus d'une preuve de sa vaillance et de son courage sur le champ de bataille. Ses compagnons d'armes l'appelaient « le mangeur d'hommes, le loup sauvage et féroce ».

Une chanson de l'année 1553 le célébra en ces termes :

Er hat wohl noch ein Herz im Leib,
Gott hillft ihm allzeit fechten (2).

1. L'original se trouve à la bibliothèque de Wolfenbüttel
2. V. Liliencron. IV. 596.

Ce reproche n'était qu'une calomnie inventée par ses ennemis. Mais il se retrouve dans tous les pamphlets, et peut-être la conduite de Henri donna-t-elle prise à ses ennemis.

Pendant la guerre de Hildesheim, à la bataille qui se livra dans la lande de Soltau, lorsque le duc Henri vit toute chance de victoire perdue, il cria à son oncle de prendre la fuite, et lui-même se sauva pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis.

Pendant l'été de 1528, lorsqu'il remontait l'Italie, il vit qu'il ne pouvait soumettre les populations révoltées, et sur le point d'être fait prisonnier, il échangea son habit de duc contre la casaque d'un soldat et put ainsi regagner ses États.

Enfin, en 1540, ne se trouvant pas en sûreté dans la ville de Kalau, il partit secrètement la nuit par un temps épouvantable ; cette fuite donna naissance au proverbe suivant :

« Der kühne Fersenritter ergriff das Hasenpanier gar bald ! »

A cette époque, le peuple admirait encore beaucoup le courage chevaleresque et ne pouvait comprendre un prince fuyant par manque de courage.

Les quelques satires que nous venons de citer ne sont que les escarmouches d'une lutte qui revêtit bientôt un caractère plus mordant et plus aigre. En 1539, un membre de la chambre impériale, le docteur Conrad Braun, avait réclamé dans un dialogue (1) anonyme l'extirpation de la nouvelle hérésie, et le 25 octobre 1540, il avait poussé la cour impériale, composée de membres catholiques, à mettre la ville de Goslar au ban de l'empire pour la destruction du

1. Voir v. Liliencron, IV, 176.

couvent de Saint-Georges. Le parti évangélique comprit l'injustice de cette attaque et y vit une excitation à la guerre religieuse. Le surintendant de Magdebourg, Nicolas d'Amsdorf, soutint par ses écrits le courage des habitants de Goslar. C'était lui qui, douze ans auparavant, avait donné l'organisation luthérienne à la ville mise au ban de l'empire. Pour la défense de ses amis, il composa et publia le : *Poème ou preuve de la piété de Henri de Brunswick et de la méchanceté des Luthériens* (1). Il dépeint le duc de la manière suivante :

Wider diesen untreuen Mann
Goslar kein Recht erlangen kann
Aus keiner andern Sachen nit,
Denn dass sie sind lutherisch mit ;
Denn die lutherischen Knaben
Müssen allzeit unrecht haben,
Wenn sie auch gleich gehorsam sein.
Gott dem Herren und ihrem Kaiser fein.
Allezeit müssen haben recht
Papst, Mönch, Pfaffen und ihre Knecht ;
Wenn sie gleich wider Gott leben,
Auch wider des Kaisers Gesetz streben,
So ist's ihnen alles vergeben,
Wenn sie nur den Papst erheben,
Wider den Luther heftig reden,
Über Gott und sein Wort schweben.

En terminant, Amsdorf met les paroles suivantes dans la bouche du duc Henri :

Neue Tücke brauch ich,
Nichts Ehrliches handel ich,
Darum alle Evangelischen wider mich,
Ein Schelm und Boswicht bleib ich.

1. Ce poème a été réimprimé par V. Liliencron, Schade, Weller, etc.

Ce poème eut un grand retentissement. Il fut colporté dans les villes et les campagnes. On inscrivait les vers sur les murs des auberges, afin d'attirer les regards des catholiques et de leurs partisans. Dans plus d'un voyage, ces inscriptions excitèrent la colère et la rancune du duc Henri, entre autres, ce passage qui se retrouvait sur presque tous les murs :

Meine Bundesverwandeten schatz ich,
Sie müssen prächtig erhalten mich,
Alle Gerechten wider mich,
Ein weidlicher Essel bleib ich.

La réponse à Amsdorf ne se fit point attendre : il parut un *Contrarium* ou réponse à l'infâme poème contre le duc de Brunswick et l'Église catholique romaine (1) ». Les premiers vers montrent la tendance et le ton de la polémique des amis du duc Henri :

Es hat ein ehrloser Bösewicht
Lassen ausgehen ein Schandgedicht
Im Druck, erlogen, erstunken Ding,
Der Wahrheit ist er viel zu ring,
Wider den teuren Fürsten gut,
Herzog Heinrichen, das edel Blut.

Puis vint une justification du duc Henri au sujet des souffrances et des persécutions qu'il a fait subir aux habitants de Goslar. Ne les ont-ils pas méritées, car ils ne sont que des proscripteurs et des calomnieurs poussés par le landgrave de Hesse. Quant aux vexations de Goslar, à la mort du docteur Dellingshausen, à l'enterrement de Eva de Trott, tout cela n'est que :

Erlogen, erdichtete Unwahrheit,
Welches ihm, hoff ich, soll werden leid.

1. Von Liliencron. IV, 179.

Car le duc saura se défendre de tous ces reproches et en prouver la fausseté :

Mit Recht und reinem Gewissen gut,
Ob es schon des Teufels Spitzhut,
Lipsen von Hessen, thäte Zorn.
Nichts denn Tugend der hochgeborn
Herzog Heinrich ihm hat erwählt
Der edle, teure Fürst und Held...
Und was er von dem Böswicht redt,
Das darf er männlich auf der Stätt
Mit kühner Faust ihm machen wahr
Auf seinem Kopf, auch Haut und Haar.

Le portrait du landgrave fait pendant à ce modèle de vertu chevaleresque :

Als wie ein ehrloser Bösewicht,
Der selbst sein Eid und Gelübde bricht
Dem Kaiser und dem gauzen Reich.

N'est-il pas un hérétique, ne tolère-t-il pas les anabaptistes sur ses terres ? On lui étale sous les yeux tous ses péchés, ses transgressions du sixième commandement, son union illégitime avec Marguerite de Saal. Puis, le pamphlet fait un appel à la révolte contre le landgrave et espère un prompt anéantissement et laisse espérer que bientôt on verra se déployer au vent :

Die Bundschuhfähnlein mit dem Pflug,
Die da sein gemacht ohn allen Fug
Aus aufrührerischem Herz und Mut,
Zu stürzen viel unschuldig Blut !
Ein König von Münster steckt in dir.
Wenn es nicht geht nach deiner Begier :
Auf diesem Reichstag dermassen,
So wirst den Schwarm du fliegen lassen.

Aussi est-ce le moment opportun pour la majesté impériale de suivre le conseil de Kunz Braun :

Alle Schismata und Ketzerei
Mit ihrer grossen Schelmerei
Zu tilgen und auszureuten.

Le *Contrarium* se termine par un portrait peu flatteur du landgrave :

Ein Schelm in der Haut bin ich.
Und ein grosser Erzböswicht,
Darum Gott und alle Christen wider mich,
Ein Eheschänder, Ketzzer und Aufrührer bleib ich.

Cette réponse à Nicolas d'Amsdorf, prêchant la guerre sainte et l'extermination des impies, causa une profonde émotion à tout le parti évangélique, parce qu'on y confondait volontairement sa cause avec celle de l'anabaptisme.

Mais le parti catholique avait une prédilection pour cette accusation qui rendait les Luthériens responsables de la révolte des Paysans et de la sinistre folie de Münster, et détournait les princes catholiques de toute idée de réforme.

Mais si l'on examine sincèrement ces accusations, on voit vite que ce n'était qu'une arme de guerre et que le parti évangélique n'était pas responsable du mouvement anabaptiste ; de nos jours l'historien Ritschl le fait remonter jusqu'au mouvement franciscain du Moyen-âge et montre que ces doctrines étaient des élucubrations mystiques associées, chez la plupart des chefs anabaptistes, à un rationalisme hardi, comme chez les mystiques du Moyen-âge.

Les anabaptistes attendaient d'un jour à l'autre « ce rétablissement de toutes choses » se sentant délivrés par anticipation de toutes les lois et des institutions des pays qu'ils habitaient, ils prenaient plusieurs femmes et prêchaient la communauté des biens ; par ces rêves apocalyptiques, avec

ces perspectives d'une félicité toute charnelle succédant à la misère présente, ils séduisaient et aveuglaient le cœur des simples, se glissant dans le mystère, sous l'égide de la Réforme, partout où elle pénétrait.

Mais la sinistre tragédie de Münster rendit l'anabaptisme odieux aux luthériens aussi bien qu'aux catholiques ; les deux partis pourchassèrent de partout ces adhérents qui avaient jeté l'épouvante sur eux.

Les princes protestants, dans leurs assemblées de Smalkalde s'entendirent pour frapper la révolte, mais non pour extirper l'hérésie. Ce fut une grande faute ; car ainsi ils fournirent une arme dangereuse au parti catholique qui ne voyait dans les anabaptistes que des sujets révoltés qui méprisaient l'autorité sous toutes ses formes.

Aussitôt Philippe de Hesse fut accusé d'être « *un frère de Münster* » ; car quoique tenant son pays dans un ordre parfait, il se contentait d'emprisonner les anabaptistes dont les prédications étaient séditieuses, répondant à ceux qui le blâmaient de sa tolérance : « nous ne frappons point les juifs, ni les papistes de la peine de mort ; pourquoi agirions-nous autrement à l'égard de ces insensés ? »

Aussitôt les catholiques le représentèrent comme l'ami de Jean Bockold, prenant deux femmes à son exemple, sequestrant les biens du clergé et appelant le peuple à une nouvelle révolte pour satisfaire ses passions et ses convoitises ; de plus, Luther était rendu responsable de tous ces troubles, comme inspirateur et conseiller intime de Philippe.

Mais aujourd'hui, il est inutile de s'attarder à ces attaques, de nombreux documents montrent que le mouvement anabaptiste n'avait rien de commun avec l'œuvre de Luther,

qui haïssait et méprisait cette secte, la combattant énergiquement dans ses écrits et dans ses sermons comme une manifestation de Satan à cause de son esprit de sédition et de meurtre. De même, Philippe de Hesse, malgré sa clémence, pressa Luther d'écrire contre les anabaptistes et de réfuter leurs doctrines, et, sur ce conseil, il écrivit la préface du livre intitulé : *Nouvelles sur les affaires de Münster*.

Pendant cette guerre de pamphlets, les princes allemands se réunirent avec l'empereur à Ratisbonne. La diète avait été convoquée pour le 6 janvier 1541.

Mais la routine impériale en fit retarder l'ouverture. Le 25 février, l'empereur entra dans Ratisbonne, mais les princes se hâtèrent si peu que l'ouverture de la diète ne put avoir lieu que le 5 avril (1). On devait y examiner et régler les différends qui s'étaient élevés entre le duc Henri et les princes protestants de la ligue de Smalkalde; les villes libres qui en faisaient partie devaient aussi exposer leurs griefs.

Les différents partis cherchèrent aussitôt à se concilier la faveur de l'empereur et à exciter les esprits contre leurs adversaires. Les griefs et les plaintes qui devaient faire l'objet de la discussion officielle ne furent pas jugés suffisants; on répandit de part et d'autre une foule de pamphlets parmi le peuple pour accroître et donner plus de poids à la défense.

En février 1541 parut un petit recueil intitulé : *Conseils évangéliques, fraternels et charitables de Maître Justinus Warsager, bourreau de Warheitsbrun, adressés au landgrave de Hesse*.

Personne ne douta que derrière le pseudo-bourreau ne se

1. *Corpus Ref.* IV. 1. 150.

2. L'original se trouve à la bibliothèque de Wolfenbüttel.

cachât un partisan de la cour de Brunswick, car le premier reproche adressé au landgrave est d'avoir accueilli « *Le menteur, le faussaire, l'indigne et infâme traître Hans Koch* ». C'était un conseiller intime du duc Henri, qui tombé en disgrâce et craignant pour sa vie, se réfugia auprès du landgrave et publia des pamphlets contre son ancien maître.

Dans notre recueil, l'auteur dit que c'était une chose toute naturelle, que le landgrave ait admis Hans Koch dans son intimité ; car Philippe ne se plaît que dans la compagnie des faussaires, des voleurs et des traîtres. Aussi ne vaut-il pas mieux que son entourage, et se rend-il journellement coupable de blasphèmes et de crimes indignes d'un prince et d'un chrétien, mais non d'un hérétique. N'a-t-il pas pris deux femmes malgré le commandement de Dieu ? Mais le diable habite en lui et le pousse, à l'exemple du roi de Münster, à prendre une foule de concubines. C'est chose naturelle ; ne favorise-t-il pas les anabaptistes dans ses états, n'excite-t-il pas les paysans à la révolte ? L'auteur termine son pamphlet en s'adressant à l'empereur, il s'accuse de n'être qu'un misérable pécheur, un pauvre bourreau qui, poussé par l'amour de son frère, l'avertit encore une dernière fois avant qu'il ne soit condamné.

Cette attaque contre le landgrave était trop violente pour demeurer sans réponse.

En avril parut une « *Réponse à Satan prince de ce monde et au duc de Brunswick son fidèle ami, et son âme damnée qui n'a pas eu honte de se cacher derrière le nom d'un bourreau pour attaquer le landgrave de Hesse* (1). »

1. La bibliothèque de Wolfenbüttel possède trois éditions différentes de ce pamphlet.

Le pamphlet commence en nous montrant Satan félicitant le duc d'être un fidèle serviteur et de seconder ses projets en se cachant derrière le nom de Justinus de Warheitsbrun. Mais ensuite il lui fait des reproches ; car il ne faut jamais commencer les hostilités par des insultes ou des injures ; c'est une grande maladresse, l'on nuit ainsi à sa cause et on dévoile trop vite les aspirations secrètes de Satan, au service de qui il faut se garder de trop d'insolence ou de trop de précipitation à réclamer le sang de ses ennemis, car le peuple se détourne des hommes sanguinaires et cherche à se mettre à l'abri. Les papistes et les prêtres incorrigibles sont là pour servir de modèles, il faut faire l'aimable et le galant pour gagner la confiance des gens. Satan n'agit pas autrement pour augmenter ses partisans, il ne se sert que de ruses et de mensonges, il se métamorphose en ange de lumière ; sans cela qui pourrait avoir confiance en lui ? Le duc Henri s'entend d'ailleurs fort bien à mentir et à tromper, mais il ne sait pas le faire encore assez finement et assez artistiquement. Ce fut une grande faute de prendre un nom de bourreau, car ses ennemis lui reprocheront toujours d'être le bourreau qui fit périr le docteur Dellingshausen et tant d'autres victimes. De plus, ce fut une grande maladresse de poursuivre et de menacer le conseiller Hans Koch qui connaissait ses secrets et ses aspirations. Aussi Satan accuse-t-il le duc Henri d'avoir provoqué un scandale inutile, il ne peut l'excuser malgré sa soif de carnage, car sa cause est bien compromise par ses maladresses.

Ensuite Satan reproche à son fidèle Henri le trop grand nombre d'accusations accumulées contre le landgrave ; il eût mieux valu laisser dans l'ombre l'affaire du second mariage.

Certes, il y a eu bruit et scandale, mais cela pourrait bien être aussi faux que vrai, Et si la bigamie était acceptée comme une règle générale, si elle passait dans les mœurs et les coutumes, on causerait de trop grands dominages à Satan : les adultères et tant d'autres actes qui font la joie de Satan seraient enrayés ; car n'est-ce pas une grande erreur de croire qu'on ne peut justifier la bigamie ? L'Ancien Testament ne la permet-il pas, n'en donne-t-il pas aussi des exemples ? Si ce n'était pas une coutume d'avoir une concubine au temps des Apôtres, pourquoi Paul ordonne-t-il à l'évêque de n'avoir qu'une femme ? L'empereur Valentinien II n'a-t-il pas formellement autorisé la bigamie, et jamais les docteurs de son époque ne l'ont attaqué à ce sujet. C'est le duc Henri qui a ébruité cette affaire ; il est responsable du scandale et il ne peut s'étonner si « la tendre âme de Staufenbourg » devient l'objet et le but des railleries de ses ennemis. Alors Satan conseille à son ami, si on l'interroge, de répondre suivant la règle : « *si fecisti, nega* ». Il faut toujours donner l'apparence de la vérité et de la vertu à ses actes, sans quoi Henri et le diable seraient couverts de ridicule et de honte. Le diable ajoute : « ce fut encore une grave faute que de reprocher au landgrave sa tolérance envers les anabaptistes, de lui prêter le projet de renouveler le « *Bundschuh* » et de vouloir fomenter de nouveaux troubles. Ce sont des mensonges par trop grossiers et maladroits, car personne n'ignore que les catholiques seuls nourrissent des projets de vengeance et excitent à la rébellion. Aussi la maladresse et la mauvaise foi du duc Henri n'ont fait que mieux comprendre les projets diaboliques de la ligue, qui ne désire que verser le sang des Luthériens, et anéantir tous ses enfants pour faire une besogne agréable à Satan ».

L'auteur de cette satire était Jean Lening, pasteur de la petite ville hessoise de Melsungen. Cette réponse au duc Henri était très habile et très spirituelle ; mais elle manque de sérieux, et le point de vue moral fait absolument défaut. Avant tout, Lening voulait justifier la bigamie du landgrave et détourner autant que possible le coup porté par Justinus Warsager ; mais sa science exégétique et historique était par trop faible et tous ses arguments ne pouvaient faire pardonner au landgrave sa mauvaise conduite. Luther fut mécontent et froissé de cette réponse ; il aurait voulu voir la bigamie du duc rester secrète. Cette justification ne trouva pas bon accueil auprès de lui, malgré l'avis de l'auteur qui ne voulait contester que provisoirement les faits reprochés. Dans un moment de colère, il s'écria : « Ce coquin de Melsungen aimerait mieux avaler des charbons ardents que sa langue (1). »

Peu de temps après l'apparition de cet écrit, Luther entra personnellement en lutte avec Henri le Jeune. Tout brisé qu'il fût de fatigue et de maladie, il combattait avec la même ardeur qu'autrefois pour la propagation de l'Évangile, l'œil toujours ouvert sur l'ennemi papiste. La personnalité de Luther et les accusations portées contre lui nous obligent à rechercher les causes qui poussèrent le réformateur à prendre part à cette lutte. Au commencement, il assista en spectateur silencieux à cette querelle de pamphlets entre les princes, et ce fut occasionnellement et malgré lui qu'il se départit de son silence.

Dans la correspondance échangée entre les théologiens de

1. De Wette, V, 343.

Wittemberg, le duc était ordinairement désigné par le surnom de Mezentius, tyran parjure d'Étrurie. Luther, ainsi que Mélanchthon n'avait pas le moindre doute au sujet des dessein de Henri le Jeune. Il connaissait sa haine féroce contre les réformateurs ; il l'accusait d'avoir stipendié les Incendiaires, et les révélations qui leur avaient été arrachées par la torture le remplirent de douleur et de miséricorde.

Luther fut forcé de rompre son silence à l'occasion d'une satire où il était pris personnellement à partie et où l'on couvrait l'électeur d'outrages et d'insultes ignobles. On faisait remarquer au landgrave, que Luther appelait familièrement son cher bouffon, que le duc Henri ne lui avait jamais donné prise en aucune occasion.

Luther répondit au libelle par un pamphlet dans son style habituel, vif et méprisant : *Contre Hans Worst*. Il écrivit ce livre comme il le dit : « non pour plaire au duc ou aux papistes, mais pour faire saisir aux âmes pieuses les mensonges du catholicisme et la vérité évangélique. » Il commença la rédaction de ce pamphlet dès la première moitié de février 1541 ; elle fut terminée le 24 mars. Aussitôt imprimé, le livre fut répandu et lu avec avidité à la diète de Ratisbonne.

Le libelle débute par ces mots : « L'homme de Brunswick-Wolfenbüttel a de nouveau publié un pamphlet où il s'est proposé de souiller, de sa gale et de son escarre, l'honneur de mon très gracieux maître, le prince électeur de Saxe et du landgrave de Hesse. Il m'attaque et me provoque en écrivant que j'ai appelé bouffon mon très gracieux maître, et en attaquant le fondement de la foi dont je suis un des principaux docteurs en ce temps. Il ne craint pas de jurer, de blasphémer, de pleurer, de crier, de grincer des dents et de

cracher de telle façon que s'il prononçait de telles paroles de vive voix, tout le monde accourrait avec des bâtons et des chaînes, comme auprès de quelqu'un qui serait possédé par une légion de diables, à l'exemple du démoniaque de l'Évangile, et qu'il faudrait lier et enfermer. Mais si, pour moi, je considère cet homme grossier indigne de la moindre réponse, je dois cependant fournir aux nôtres de quoi répondre, puisqu'il n'est pas seul. »

Luther ajoute qu'à de pareils pamphlets, on se contente de répondre par ces mots : « Diable, tu mens », qu'il en est de même de l'expression par laquelle le duc Henri espérait gagner ses éperons de chevalier contre lui ; quant au mot « bouffon », il admet qu'il l'a employé souvent contre des lourdauds qui plaisaient sans esprit et aussi fréquemment dans les sermons. Mais il ne se souvient pas de l'avoir jamais appliqué à aucune personne amie ou ennemie ; s'il se le rappelait, il l'avouerait franchement et se défendrait. Mais puisque le prince Henri prétend qu'il s'est servi de cette expression, c'est à son nom qu'il va l'accoler désormais, car le duc et le diable, à cause de leurs mensonges, sont de véritables arlequins, et de mauvais scélérats sans foi ni loi.

Luther, après s'être défendu des reproches qui lui étaient personnellement adressés, se tourne contre le duc Henri, l'attaque à son tour, et lui prouve que les accusations d'hérétique, de révolutionnaire, de monstre, de Nabal, portées journellement contre le landgrave, ne sont que de pures calomnies. Il est révolté de voir l'électeur Philippe et tout le parti évangélique être continuellement traités d'hérétiques ; aussi va-t-il laisser de côté le duc Henri, « excrément du diable », car il n'a pas de temps à perdre avec lui, pour dé-

fendre ses amis, et prouver que le parti évangélique est réellement l'ancienne et véritable Église du Christ, tandis que le catholicisme n'est qu'un système ecclésiastique créé par les hommes qui ont bâti une Église à côté de celle du Fils de Dieu.

Alors Luther fait une belle exposition du caractère divin de l'Église : « Nous avons le baptême tel que Jésus-Christ l'a institué, le Saint Sacrement de l'autel tel qu'il l'a établi, tel que les apôtres et la chrétienté entière l'ont reçu de lui ; nous avons les clefs dans leur véritable acception, celles qui lient et délient les péchés, celles qui accomplissent les commandements de Dieu. Nous n'en avons pas besoin d'autres ; nous ne voulons point de ces lois nouvelles qui jettent les rois et les princes hors de leurs dominations ; nous n'en voulons que pour faire entrer le pécheur dans le royaume de Dieu ou pour l'en écarter. Nous avons le ministère de la parole divine ; nous prêchons cette Parole purement, entièrement ; et comme Jésus-Christ nous l'a ordonné, nous n'y ajoutons aucune doctrine d'homme. Nous avons le symbole des Apôtres, l'antique foi de l'Église que nous croyons, que nous confessons, que nous chantons sans rien y ajouter. Nous avons la même prière, l'Oraison dominicale. Nous enseignons avec l'Église d'autrefois qu'on doit honorer les puissances de ce monde et qu'il ne faut ni les humilier, ni les abattre aux pieds du pape. Nous glorifions le mariage comme un établissement divin, béni, que Dieu a institué pour la propagation de la race et contre le libertinage. Nous souffrons pour la parole de Dieu et la vérité ; on nous poursuit à cause de l'Évangile, comme l'ancienne Église. D'un autre côté nous n'ôtons la vie à personne, nous ne faisons usage ni de l'épée, ni de gibets,

nous ne nous vengeons pas nous-mêmes, mais à l'exemple du Christ, des apôtres et de l'ancienne Église; nous exhortons, nous supportons nos ennemis et nous prions pour eux ».

Luther montre ensuite aux papistes qu'ils ne font plus partie de l'ancienne Église. Ils ont établi une doctrine humaine à côté de la parole de Dieu. Les prêtres n'enseignent-ils pas que les péchés commis après le baptême en détruisent la grâce et que l'homme doit alors se créer un nouvel état de justice par le mérite de ses œuvres. N'ont-ils pas inventé les indulgences, les pèlerinages, les congrégations d'hommes et de femmes, défiguré le sens des Saints Sacrements? L'Église ne doit avoir qu'un chef spirituel, Jésus-Christ, et aujourd'hui le très saint pape n'est-il pas le représentant du Fils de Dieu sur la terre? Le mariage n'est-il pas un acte impur et indigne d'un homme qui veut servir Dieu? Aussi l'Église catholique, loin d'être la fiancée du Christ, n'est elle que la maîtresse de Satan; aucun concile ne pourra jamais la réformer. Les Luthériens n'en ont pas besoin, car depuis longtemps l'Esprit les a sanctifiés par la Parole et en a banni l'idolâtrie. Ils possèdent ce qui est l'essence même de l'Église, la Parole et le Sacrement, et cela dans leur pureté, sans mélange de traditions et d'opinions humaines. Sans doute la vie n'y répond pas encore entièrement, mais les apôtres et les prophètes ne s'en sont-ils pas plaints eux aussi? »

« Si, nous aussi, nous demandons un concile, dit Luther, c'est uniquement afin que notre doctrine paraisse au grand jour et que chacun puisse entrer avec nous dans la vraie gloire de Dieu. »

Il n'y a rien de déshonorant pour nous dans le blâme que

l'on jette sur ceux du parti évangélique de n'avoir pas obéi aux édits de l'empereur qui condamnaient leur doctrine. Il n'est pas permis de donner à l'empereur ce qui appartient à Dieu. Le ciel n'est pas un fief, relevant de César... »

Luther ajoute que l'Église évangélique n'est pas encore aussi pure et aussi sainte qu'elle devrait l'être; tous les jours il se commet de grands et nombreux péchés. Le diable a encore des adhérents parmi les réformés; le paysan est sauvage, le bourgeois avare, et le noble pillard. Mais la prédication et les avertissements ont déjà eu de bons résultats; la parole de Dieu est là pour soutenir et encourager; les hommes commencent à résister au mal, et grâce à Dieu, à le vaincre.

Aussi Luther déclare-t-il hautement ne vouloir accepter aucun reproche du duc Henri et des papistes : « Qu'ils commencent à enlever la poutre de leurs propres yeux. » C'est une infâme calomnie de rendre les protestants responsables de tous les troubles. Le véritable promoteur de cette lutte n'est autre que l'archevêque de Mayence, aidé de son ami Tetzel et du très saint père Léon, accourant avec son inopportune excommunication.

Ensuite Luther défend l'électeur contre le reproche d'ivrognerie. Il demande comment un homme livré à un tel vice pourrait gouverner sa principauté, organiser une armée, bâtir des églises et des écoles, venir en aide aux malheureux, punir les méchants, protéger les gens pieux, maintenir la paix et honorer la parole de Dieu. N'est-il pas un exemple aux princes, aux seigneurs et à tous les hommes? Luther s'élève avec énergie contre le duc Henri et lui conteste le droit

qu'il s'arroge de jeter une telle insulte à la figure de l'électeur de Saxe.

« Ignorez-tu, lui dit-il, que le monde entier connaît ta conduite envers ta noble femme ? Tu ne te conduis pas seulement comme un rustre et un ivrogne, mais comme un tyran insensé et cruel, livré au vin et au diable ainsi que Judas au dernier repas du Christ. Dans toute ton existence, tu n'as commis que mensonges, blasphèmes, adultères et crimes. Dans toute l'histoire, on ne saurait trouver un homme à qui te comparer. Pour accomplir ton infâme adultère, tu as comblé de honte le nom de Dieu, car la pauvre personne que tu as corrompue et livrée au mal, tu n'as pas craint de la cacher aux yeux du monde en faisant un faux usage de la messe et des vigiles. Sans doute, c'est ton ami de Mayence qui t'a donné ce conseil ; lui aussi se servit du voile de la religion pour cacher ses adultères ; mais par toi-même, tu étais bien capable d'inventer une telle infamie. Tous les deux, vous êtes des gens raisonnables et respectables qui vous entendez à prêcher finement contre l'ivrognerie et l'adultère. »

Mais si Luther défend avec joie et énergie l'électeur contre les infamies de ses ennemis, il n'a pourtant pas l'intention de vouloir excuser la vie grossière ou l'inconduite des princes de son époque. « Hélas, s'écrie-t-il, ce n'est pas seulement notre cour qui est coupable du vice d'ivrognerie, mais bien toute l'Allemagne. Dans nos prédications nous combattons ce vice de toutes nos forces ; mais le résultat est faible. C'est un héritage de nos ancêtres des pays allemands comme nous le rapporte Cornélius, et il ne fait qu'augmenter tous les jours. L'empereur, les rois, les princes, la noblesse trou-

veraient là une belle occasion de conjurer un bien grand mal. Mais le mal ne fait qu'empirer, il n'y a aucun espoir de châtement pour ces vices qui s'implantent continuellement en Allemagne à l'imitation des maudits cardinaux et de Henri le Jeune. »

Luther ne défend pas avec la même énergie et avec autant de liberté la bigamie du landgrave. Pour lui, c'est une singulière tâche, qu'il se hâte de laisser dans l'ombre. « Le landgrave, dit-il, est assez courageux, il a dans son entourage des gens instruits. Mais je sais qu'en Hesse, il y a l'épouse d'un landgrave qui est femme et mère, qui n'enfantera plus et n'allaitera plus ; je veux parler de la duchesse, fille du duc Georges de Saxe. Mais si quelqu'un est responsable de cette mauvaise conduite, ce sont les princes qui n'ont pas craint de donner le mauvais exemple ; même aujourd'hui, le paysan ne regarde plus l'adultère comme un péché. »

Aussi n'est-ce pas au duc de Brunswick de vouloir venger la vertu outragée, car lui n'a même pas eu honte de se servir de la religion pour cacher ses vices. Mais il est facile de deviner le motif pour lequel Henri le Jeune couvre son adversaire de calomnies et d'infamies. Il sait qu'il est perdu dans l'estime de ses adversaires et de ses amis ; il cherche alors à entraîner le landgrave dans sa ruine, afin qu'on puisse oublier un instant ses crimes ; mais les Incendiaires sont là pour crier à l'assassin.

Pour Luther et ses amis, les révélations arrachées par la torture aux Incendiaires, étaient des preuves irréfutables de la complicité du duc Henri ; aussi n'eurent-ils jamais le moindre doute qu'Henri ne fût le véritable promoteur de cet attentat monstrueux. On comprend ainsi la violence inouïe

avec laquelle Luther attaqua le chef des Incendiaires. « Tu as beau crier, Henri, lui dit-il, cela ne sert à rien. Si tu pouvais déchaîner la tempête et le tonnerre comme Dieu, tu ne pourrais couvrir les clameurs et les accusations du sang que tu as fait couler à Einbeck et ailleurs. Le bourreau qui a exécuté les Incendiaires te montre le châtiment que tu as mérité, si l'on agissait selon la justice envers toi. Tu resteras l'ennemi de Dieu et des hommes. Si tu pouvais tuer Dieu, tu n'aurais aucun remords, comme le prouvent tes paroles à la mort du duc Georges. J'aimerais mieux que Dieu fût mort au ciel. »

Ensuite, Luther montre à Henri le Jeune, qu'auprès de lui, tous les grands criminels de la terre, tels que Judas, Hérode, Néron sont presque des saints. Les soldats ne disent-ils pas qu'il est un lâche incapable d'une noble action : s'il a fait un acte quelconque il l'a fait secrètement ou traitreusement. Le duc Henri se repose sur le pape qui excommunie les évangeliques, et sur l'empereur qui les traque avec ses cruels édits. Mais il y a un vieux proverbe allemand qui dit : « le droit est un homme pieux, et le juge souvent un fripon ». Henri restera toujours un homme cruel, mais le jugement de Dieu l'atteindra malgré le pape, l'empereur et la chambre impériale. Dieu a assez de preuves, le feu éternel le punira de ses assassinats et de ses incendies. C'est à lui et à ses amis que l'on peut appliquer cette parodie de la complainte de Judas, qui termine le libelle de Luther :

Ah! du ärger Heinze,
Was hast du gethan,

Das du viel frommer Menschen
Durchs Feuer hast morden lan !

Des wirst du in der Hölle
Leiden grosse Pein,
Lucifers Geselle
Musst du ewig sein. Kyrieleison.

Ach ! verlone Papisten,
Was habt ihr gethan,
Dass ihr die rechten Christen
Nicht konntet leben lan !

Des habt ihr grosse Schande,
Die ewig bleiben soll,
Sie gehet durch alle Lande,
Und solt ihr werden toll. Kyrieleison.

Les passages que nous venons citer du pamphlet de Luther suffisent pour nous donner une idée du ton et du style de cet écrit. Il y a des passages tellement violents qu'ils sont presque intraduisibles en langage français moderne, et qui n'ont qu'un intérêt rétrospectif au point de vue de la langue allemande du xvi^e siècle.

L'impression produite par ce libelle fut profonde. Le duc Henri entra dans une violente colère contre le « *coquin hérétique, le moine parjure et impie, Martin Lotterbuben* ». Dans son *Quadruplick*, 31 mai 1541, il s'écrie : « L'électeur impie Jean-Frédéric et ses hérétiques coquins, Luther et Mélanchthon, peuvent nous anéantir et nous faire disparaître avec leurs écrits ; mais qu'ils se rappellent la guerre des Paysans ». Il ajoute que le coquin de Saxe, n'ayant pu ou ne pouvant s'emparer de sa personne, lâche le moine parjure et apostat pour l'exciter. Mais il a confiance en Dieu, et ses ennemis auront un jour le châtimement qu'ils méritent : car le

moine n'a donné que l'exemple de la honte et de la révolte, et tout chrétien, vraiment sain d'esprit, ne peut trouver aucune science théologique en un tel homme, qui n'a point en vue la gloire de Dieu, l'union et la paix, mais qui ne cherche que la désunion, la révolte et le carnage. Par ses questions de doctrines et ses querelles religieuses, Luther n'a cherché qu'à affaiblir et à anéantir la nation allemande, pour la livrer plus facilement aux Turcs ; mais Dieu est là pour le châtier ; et le diable qui l'a engendré *per medium incubi* recueillera un jour son âme pour paiement.

Les réponses des catholiques ressemblent toutes par le ton à celle que nous venons de citer. Si nous recherchons l'impression produite sur le parti évangélique, nous voyons que plus d'un partisan de la nouvelle doctrine fut froissé du ton satirique et mordant de Luther : on peut citer l'historien de la ligue de Smalkalde, Jean Sleidan (1) ; il dit que c'est un *liber admodum vehemens*, et il ajoute : *Lutherus acerrime respondet*. Par contre, l'électeur Jean Frédéric fit un accueil très chaleureux à ce pamphlet. Il le fit distribuer à ses conseillers pendant la diète de Ratisbonne, et dans une réponse à une lettre du duc Henri, il lui conseilla « de s'y mirer et de s'y bien contempler ».

Même le doux et pacifique Mélanchthon partagea cet enthousiasme.

Le 4 avril, il écrit à Luther que son livre est lu partout fiévreusement, et surtout à Ratisbonne (2), que les prélica-

1. Joan Sleidani *De statu religionis et reipublicæ Carolo Quinto Cæsare. Comment. libr. XIII.*

2. Corp. Ref. IV, 149 : *Liber tuus contra Mezentium hic avidissime legitur.*

teurs de la ville de Brunswick, dans leur enthousiasme, le citent en chaire, ne craignant pas d'appeler le duc Henri un assassin et un incendiaire. Mélanchthon prit leur défense, les excusant à cause du pamphlet (1). Tous les libelles qui suivirent se ressentent de l'influence de Luther, et l'un d'eux écrit en vers contient ces mots :

Ich will dir aber wol einen Mann
Anzeigen und nennen gar schon,
Sieh, der darf's Heinzen zeigen an,
Was ehrlicher Thaten er gethan.
Heinz, sag, wie wilt du nun bestan
Mit der Wahrheit ganz hell und klar?
Ia, Heinz, merk's, es ist alles wahr
Und ist wohl schier zu wenig zwar.
Doctor Martinus Luther dar,
Der ist's; die ganze Welt fürwar
Auch gar nichts anders sagen thar,
Denn dass er dir samt deiner Schar,
Deinen mordbrenn'schen Gesellen dar,
Hat gepreiset euer Lob fürwahr,
Daneben auch die sel'ge Lahr
Des Glaubens so gar herzlich zwar
Verteidigt und seinen Fürsten dar.

Il ne vint jamais à l'esprit de Luther de regretter la violence de sa polémique avec le duc Henri. En travaillant à la rédaction de son libelle, il l'appelle un « livre doux et court (2) ». Le 12 avril, il écrit à Mélanchthon qu'il vient de relire son travail, et qu'il s'étonne du ton calme du style; s'il n'y a pas plus de vigueur, la faute en est à ses douleurs physiques (3). Le 20 avril, écrivant au duc Albert de Prusse, il dit que le duc de Brunswick est maintenant convaincu

1. Corp. Ref. IV, 650.

2. De Wette. VI, 281.

3. De Wette. V, 342.

qu'il est un assassin et un incendiaire, et le plus grand coquin que le soleil ait jamais éclairé (1). Mais Dieu jugera selon ses mérites cet homme altéré de sang.

Si Luther avait vécu plus longtemps, il aurait appris à mieux connaître le duc Henri; car s'il le combat, ce n'est pas comme un ennemi personnel, mais un ennemi de l'Évangile.

Il est convaincu de ce qu'il écrit. Si son expression dépasse la forme du langage courant par sa violence ou sa hardiesse, il reste toujours l'homme de la vérité; et il ne faut pas oublier, avant tout, l'époque où il vivait; si son livre avait été écrit dans un style plus poli, moins mordant, laissant de côté le langage franc et brutal du siècle, il n'aurait peut-être jamais atteint le but qu'il se proposait; car il fallait alors frapper fort et vite. Si la colère ou la surexcitation l'empêchent un peu d'avoir une vue nette des choses, il sent et voit, avant tout, l'homme qui peut et veut anéantir son œuvre; aussi n'est-il guidé par aucun intérêt propre, par aucune passion personnelle : il laisse de côté tout motif de haine et de rancune. Avant tout, il combat pour le royaume de Dieu; c'est dans cette idée qu'il puise toute son énergie, qui va souvent jusqu'à la violence. Pour lui, il ne craint rien, le salut de l'Évangile lui importe seul. Cette guerre de pamphlets eut d'heureux résultats pour les partisans de la ligue de Smalkalde et ne fit qu'accroître l'énergie des réformateurs. Mélanchthon, dans une lettre datée du 4 avril, raconte que les récits faits au sujet des Incendiaires mettent en mouvement de nombreux esprits; et le 4 avril dans une autre let-

1. De Wette. V, 345.

tre, on trouve ces mots : « Malgré les fauteurs de troubles, tous les hommes modérés, comme inspirés par Dieu, se détournent de Mézentius ».

Dans des lettres du chancelier Burkhart, datées du 5 et 9 mai, nous voyons le duc Henri haï et abandonné de tous ; seuls l'archevêque de Mayence et le duc de Bavière lui restent fidèles. Quant aux autres princes catholiques, ils ne veulent même pas lui tendre la main, ils évitent avec terreur son amitié. Il ne peut plus compter sur l'appui de ses alliés (1).

De son côté, le duc Henri s'efforça aussi énergiquement de disposer les esprits en sa faveur. Il visita tour à tour les princes les plus influents et même l'empereur pour gagner leurs bonnes grâces (2). Mais le moment était peu favorable au duc de Brunswick. Charles V avait besoin des membres de la ligue de Smalkalde pour combattre les Français et les Turcs. Henri fut donc déçu dans ses espérances, il ne trouva pas, auprès de l'empereur un accueil aussi bienveillant qu'autrefois ; peut-être aussi Charles V avait-il été influencé par la guerre des pamphlets.

La lutte de pamphlets continua longtemps encore après l'apparition de Hans Worst ; mais tous ces écrits ne diffèrent pas sensiblement, par la forme et le fond, de ceux que nous avons cités.

Un seul mérite une mention spéciale ; c'est une sorte de drame satirique ; il est intitulé : « *Trois nouveaux et joyeux dialogues : Comment le loup qui, dernièrement encore, était*

1. Corp. Ref. IV. 144, 149, 258, 265, 269.

2. Corp. Ref. IV. 149. 183, 269.

un homme du nom de Heinz de Wolfenbüttel, a été précipité dans le gouffre de l'enfer pour y subir son châtiement (1). »

L'auteur anonyme de ce drame devait être un homme fort instruit, un lettré, comme le prouve l'originalité du plan et de la composition. Il analyse avec finesse les sentiments de l'empereur et de son entourage, les espérances des protestants. Dans sa description de l'enfer, on reconnaît la diète de Ratisbonne et ses portraits de Minos et de Pluton ne sont autres que ceux du chancelier Granvelle et de l'empereur. Le génie céleste, qui préside le tribunal, n'est autre que l'Esprit de l'Évangile qui châtiara les tyrans.

Les écrivains satiriques s'étaient fait un malin plaisir d'exercer leur verve contre le loup de Wolfenbüttel. Dans toutes les satires, le calembour se retrouve sous des formes diverses. Notre auteur laisse de côté ce jeu de mots, et le loup allemand se métamorphose en Lycaon grec. Notre duc, lorsqu'il arrive aux enfers, est déjà un personnage célèbre pour les hôtes de ces lieux ; sa première action est d'escroquer le prix de son passage au vieux Charon et de briser sa barque, à la grande joie des Furies de l'enfer.

Le duc Henri s'attend à une réception enthousiaste, mais son espoir est déçu. Minos le saisit au passage et lui fait subir un interrogatoire où il lui prouve qu'il a retenu son frère prisonnier contre toute justice et tout droit ; qu'il a fait descendre sa mère dans la tombe ; qu'il a violé le serment de son mariage ; qu'il a débauché une jeune fille noble ; qu'il a accepté l'argent des ennemis de Dieu ; qu'il a soudoyé des Incendiaires pour accuser et anéantir les protestants.

Aussi Pluton lui déclare-t-il qu'il est déchu dans son estime, non à cause de ses crimes, l'enfer aimant assez les gens de sa trempe, mais à cause de sa conduite irréfléchie, qui a révélé trop tôt les plans du maître de l'enfer. Pluton le lui fait comprendre en ces termes :

Die Ungnad hat ihm nichts erweckt,
Denn dass sich in ihm hat erregt
Allzeit ein frech Unbesonnenheit
Und fürbündiger Geschicklichkeit
Sein selbst ein falsch vermeinter Wahn,
Damit er oft wider uns gethan.
Denn hatt er hierauf geben acht
Und nur nach unserm Willen gemacht
Die Handeī, so wir ihm befohl'n,
Die bass verdeckt und auch verhohln,
Auf sein selbst Klugheit nicht stolziert,
(Daran doch an ihm wird nichts gespürt,)
Und hatt sich nicht vernehmen lan
Als der's uns gern zuvor hætt gethan,
So war kein Zweifel in meinem Mut,
Deutschland schwümm jetzt zum Theil in Blut,
War auch zum Teil durch Brand verwüst
Und trüg den Schaden, nach dem uns lüst.

Aussi les peines les plus dures sont-elles réservées à Lycaon à cause de sa folle audace et de ses crimes. C'est en vain qu'il demande un adoucissement à son châtiment, car il croyait servir les desseins de Pluton ; maintenant il voit qu'il n'a été que le jouet du pape, des évêques parjures et du primat de Mayence.

Minos implore alors Pluton qui est sur le point de céder, mais la crainte de Dieu le retient :

Weil wir müssen gehorsam sein.
Dem, den wir hassen ein und ein.

Aussi, malgré son désir, Pluton ne peut lui épargner ou adoucir son supplice.

Alors apparaît le Génie céleste, qui réclame un châtiment terrible. En vain, les fidèles de Lycaon, le chancelier Braun, le vice chancelier Held, le prédicateur Stapler, s'efforcent de défendre leur maître, le Génie les repousse :

Wer Satans ist und mit ihm halt,
Der redet auch stets was ihm geaflit,
Ich gebiet euch aber, ihr Ottergezücht :
Haltet's Maul ! kein Wort redet weiter nicht.

Puis le Génie s'adresse aux esprits de l'enfer :

Drum ruft den Schelm nur her geschwind
Mit samt seinen Raten und Gesind
Für Gericht, mit Urteil und mit Recht
Ewig verdammt zur Hollen ihn sprecht.

Les princes de l'enfer se réunissent en diète. Le tribunal se compose de Minos, Rhadamanthe, Eaque, avec Pluton pour président.

Eaque lit la sentence qui condamne Lycaon aux peines les plus terribles de l'enfer, au châtiment qui a atteint Sylla, Catilina, Cambyse, Néron et le pape Jean XII. Ses partisans et le surintendant Balthasar de Stechau doivent partager le même sort.

Le Génie termine le drame par ces paroles :

Fahrt, ihr Verfluchten, jammerlich
In die Verdammnis ewiglich,
Dass ihr formehr zu keiner Zeit.
Ohn Marter, Heulen und Seufzen seid !
Fahrt, ihr Verdammten, immer hin !

Also, wer in seines Herzens Sinn
Seines Gotts vergessen thut auf Erden,
Sott in die Holl gestürzt auch werden.

Ce drame eut un immense succès. Les nombreuses éditions qui nous en restent en sont la preuve. Les réformateurs, dans leur correspondance, ne désignent plus Henri le Jeune que par le surnom de Lycaon, et le duché de Brunswick que par le mot Lycaonie (1).

Si notre auteur espérait voir condamner le duc Henri à la diète de Ratisbonne, comme Lycaon avait été condamné aux enfers, il dut être cruellement déçu dans ses espérances. Les discussions des mois de mai et juin n'eurent aucun résultat. Le duc Henri nia toutes les accusations portées contre lui ; il somma ses accusateurs de fournir les preuves de ce qu'ils avançaient et il demanda qu'ils fussent condamnés comme calomnieux et parjures. Il s'engagea à les faire rétracter dans un bref délai, à leur faire avouer leurs torts et à les châtier de sa propre main. Mais on n'ajouta pas grande foi à ses protestations, car les plaintes de la famille d'Eva de Trott furent accablantes pour lui. Ses partisans furent indignés et refusèrent de lui serrer la main. Un des catholiques qui assistèrent à la diète, nous rend compte de ses impressions en ces termes : « Le duc Henri est resté fidèle à sa vieille foi et à l'empereur, par intérêt sans doute des avantages qu'il pouvait en tirer. Si sa conduite lui fut dictée par sa conscience, Dieu seul le sait. Mais il ne peut rester en repos ; ses paroles

1. Corp. Ref. IV, 833. V. 869.

et ses actes sont maladroits, sa conduite légère, de telle sorte qu'on n'aime pas se lier avec lui (1). »

L'empereur était perplexe ; il aurait aimé apaiser le différend qui existait entre le duc Henri et les princes protestants. Mais ayant échoué, et pour ne pas se séparer d'un allié fidèle et le condamner sur la demande des protestants, il chercha un moyen terme pour faire cesser cette lutte. Lorsque la diète se sépara, il fit publier un décret (29 juin 1541) qui défendait l'impression, le colportage et la vente de tout pamphlet.

Tout écrivain, imprimeur, vendeur ou acheteur, pris en flagrant délit, devait subir immédiatement les peines les plus sévères (2).

1. Janssen. III. 493.

2. Corp. Ref. IV. 630.

CHAPITRE III

Conquête du duché de Brunswick
par les alliés de Smalkalde.

Introduction de la Réforme. Indécision des princes
protestants.

Fuite et captivité de Henri le Jeune : 1542-1545.

Opinion de Luther sur le duc Henri.

Retour et mort du duc : 1568.

Aussitôt la clôture de la diète de Ratisbonne et malgré la révocation de l'édit qui mettait la ville de Goslar au ban de l'empire, Henri le Jeune chercha à s'emparer de cette ville ainsi que de Brunswick. Les avertissements et la défense de l'empereur ne purent le détourner de cette entreprise. Le parti évangélique voyant qu'il était réellement décidé à entrer en campagne mit aussitôt l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse à la tête des troupes de la ligue de Smalkalde pour aider et protéger les villes menacées. En juillet 1542, les princes protestants envoyèrent une lettre de défi au duc Henri et ils ouvrirent aussitôt les hostilités avec des troupes tellement supérieures en nombre à celles de leur adversaire, qu'il leur abandonna tout le pays, ne pensant pas pouvoir leur résister en rase campagne ; car il avait envoyé toute sa cavalerie et toute son infanterie à Vienne pour secourir l'empereur contre les Turcs. Henri le Jeune ne pouvant ainsi lutter en

plaine, fait réparer à la hâte toutes les forteresses et surtout la plus forte de toutes, celle de Wolfenbüttel. Il prit toutes ses précautions pour sauver cette forteresse, c'est sur elle qu'il comptait pour arrêter l'armée ennemie forte de vingt mille hommes. Il pensait que pendant que les alliés assiégeraient la ville, il aurait le temps de recruter une armée. Aussi confia-t-il la défense de Wolfenbüttel à ses plus fidèles chevaliers en leur envoyant tous les hommes qu'il avait pu lever dans les villes et les villages. Lorsque les alliés se présentèrent aux portes de la forteresse, ils purent croire un moment que l'on était décidé à une énergique résistance : on fit répondre à leur parlementaire de repasser dans trois années s'il en avait le temps. Les protestants commencèrent alors les travaux de siège ; les assiégés firent même une sortie heureuse, et les princes effrayés allaient renoncer à la lutte lorsque le landgrave prit personnellement en main la direction du siège. Toute l'artillerie des alliés fut portée devant la tour principale du château qui fut détruit après une canonade terrible. La brèche une fois ouverte, les soldats alliés allaient monter à l'assaut quand les défenseurs de la forteresse se rendirent, voyant l'impossibilité de résister (le 13 août). Le duc Henri était vaincu, de plus il était abandonné de ses alliés : le duc de Bavière, qui lui avait promis des secours, ne lui vint point en aide et les conseillers impériaux le blâmèrent, le rendant seul responsable des malheurs qui lui arrivaient (1) et lui firent comprendre qu'il devait renoncer à tout espoir de secours de la part de l'empereur.

Les alliés continuèrent leur marche victorieuse inscrivant

1. Ranke IV. 283. 1^{re} édition.

sur leurs bannières ces mots : « *Dei verbum manet in æternum* ». Partout ils reçurent un accueil enthousiaste ; les villes ouvraient leurs portes ; on évita ainsi de répandre le sang, car malgré la conviction de remporter la victoire, le parti n'avait jamais espéré que Henri le Jeune fût vaincu aussi facilement et aussi complètement.

Luther en écrivant à son ami Lauterbach rend grâce à Dieu de cette prompte victoire et il ajoute : « *Deus est in hac re totus factor seu, ut dicitur, fac totum...* » Ailleurs encore il ajoute : « *Recte scribis miracula Dei esse* »... Il concluait en disant que le jour de la délivrance et de la liberté était proche et que si ces faits avaient eu lieu un peu plus tôt, il y aurait eu de grands changements politiques (1).

Cette victoire des protestants fut suivie d'une nuée de pamphlets ; maintenant les écrivains du parti évangélique ne défendent plus leur doctrine et leurs princes contre les attaques du parti catholique. Ils triomphent, Dieu a entendu leurs prières, a vu leurs souffrances, et a livré entre leurs mains leur plus cruel ennemi. La fuite du duc Henri est l'objet de toutes les railleries, on le couvre de ridicule. Il ne vint plus à l'esprit d'aucun écrivain que toute résistance, les armes à la main, n'eût été qu'une folie, car ses ennemis étaient trop nombreux et tout puissants dans ses états. Henri le Jeune sentait fort bien que la seule chance de salut qui lui restât pour le moment était la fuite ou l'éloignement, ce que ses ennemis prirent pour de la lâcheté. Aussi, les pamphlétaires protestants lui reprochent-ils ses anciennes poltronneries en y ajoutant avec joie la nouvelle preuve de sa lâcheté ; main-

1. De Wette. V. 493.

tenant il est réduit à néant, ses alliés mêmes l'abandonnent. Aussi va-t-on pouvoir venger les opprimés de tous les crimes et de tous les maux qu'il leur a fait endurer.

Le seul pamphlet, parmi tous ceux qui parurent en 1542, qui mérite une mention spéciale, autant par son originalité que par la personnalité de l'auteur, est celui du fabuliste, Burcard Waldis, l'ami et l'hôte de Luther à Wittemberg. En 1542, il retourna dans sa patrie, et fut un des plus dignes pasteurs hessois. Pendant la campagne contre le duc Henri, il avait fait partie de la suite du landgrave et il fut témoin oculaire de la prise de Wolfenbüttel. Après la victoire des alliés de Smalkalde, il publia son pamphlet que l'on peut placer à côté de ceux de Luther et d'Amsdorf.

Un souffle de reconnaissance envers Dieu anime tout son écrit. Il remercie avec une grande joie le Créateur d'avoir accompli un nouveau miracle en venant en aide à ses enfants et de les avoir sauvés de la griffe de leur plus cruel ennemi. Le dieu des armées a montré qu'il sait châtier les orgueilleux et anéantir ceux qui ont méprisé sa sainte parole.

Ensuite, il raille le loup cruel qui a mordu et dévoré tant d'agneaux innocents ; maintenant il est réduit à néant, sa tanière est prise, son gîte est détruit.

Le poète termine en mettant les plaintes suivantes dans la bouche de Henri le Jeune :

O weh mir armen Welfen,
Wie ist mein Not so gross !
Will mir kein Freund jetzt helfen,
Wie steh ich hie so bloss !
Auf die ich mich verlassen han,
Sein all von mir abgetreten,
Find nicht einen treuen Mann !

Les autres pamphlets ne se distinguent guère de ceux que nous avons signalés dans notre deuxième chapitre. Ils se contentent de reproduire les anciennes accusations contre le duc Henri, et se réjouissent de sa défaite, châtiment qu'il a mérité par ses crimes et ses blasphèmes. Il y a une chanson populaire qui se distingue par son originalité de toutes celles qui se chantaient alors dans les villes et dans les villages : c'est une sorte de complainte de Henri le Jeune qui fait appel à son vieil ami, l'archevêque de Mayence et lui montre son cruel désespoir :

O weh mir Heintz von Wolfenbüttel weh !
Wie geschieht mir und dir immer so weh !
Was haben ich und du gethan,
Verbrannt, ermodert so manchen Mann !

Viel Weibergebraten und viel Kind,
Die uns die feind gewesen sind :
Nun schreiet über uns ihr Blut
Und treibet mich zur Höllenglut.

Warum hab ich gefolget dir ?
Das nun der Teufel lohnet mir,
Wird auch bald darnach holen mich,
Mich und dich peinigen éviglich.

Verflucht seien in ewigen Tod,
Wer mir je geholfen hat,
Fürst, Adel, Bürger oder Baur !
Wie haben sie's mir gemacht so saur !

Ach weh, ach weh und immer weh,
Weh mir, weh und allezeit weh !
Alle Teufel holen mich hin,
Mainz, folg und bleibe, wo ich bin (1)

Si le peuple était heureux de la victoire du parti évangélique et manifestait sa joie par une foule de chansons, de satires et de pamphlets, par contre les princes étaient perplexes, car ils ne savaient que faire de leur conquête. Certes, aucun des alliés ne songeait à rendre le duché de Brunswick à son ancien maître, mais on ne pouvait pas non plus en confier la garde à l'empereur, car tout le monde connaissait l'avidité de la maison de Habsbourg à augmenter sans cesse ses possessions territoriales.

Le landgrave de Hesse était opposé à tout projet de donner la régence à un des fils de Henri le Jeune. Son secret désir eût été de garder le duché pour lui. Les villes de Brunswick et de Wolfenbüttel n'étaient pas hostiles à toute idée de partage, mais les princes catholique, les conseillers impériaux, l'empereur refusèrent de sanctionner tout démembrement du duché.

Les princes de la ligue de Smalkalde ne pouvant s'entendre pour régler la question politique, s'arrêtèrent au *statu quo* et s'occupèrent de la question religieuse. Ils commencèrent par faire prêter le serment d'hommage à tous les nobles, aux prélats, aux bourgeois et aux paysans. Puis ils créèrent une commission qui siégea à Wolfenbüttel, et qui devait gouverner le pays en attendant une solution définitive. Le statthalter hessois, Bernard de Milan et le chancelier hessois Henri Lersener en furent les membres les plus remarquables et les plus influents.

Le premier acte de cette commission fut d'introduire la foi évangélique dans tout le pays conquis. En agissant ainsi, elle avait en vue le retour possible de Henri le Jeune, et les habitants du duché de Brunswick, une fois convertis au pro-

testantisme, devaient nécessairement rester les alliés de la ligue de Smalkade. L'électeur de Saxe, en agissant ainsi, ne fut pas seulement poussé par l'intérêt politique, mais aussi par amour de la réforme religieuse, car il voulait avant tout enraciner la nouvelle foi et répandre l'Évangile aussi loin que possible sans la moindre arrière-pensée : pour lui, l'ennemi était le pape et son église. Il fallait secouer le joug de Rome aussi vite que possible, et remplacer les prêtres par des prédicateurs qui n'enseigneraient que la véritable parole de Dieu. Il sentait qu'une large diffusion et une acceptation générale de la nouvelle foi pouvaient seules sauver la Réforme ; car ce peuple était préparé à accepter le culte évangélique, malgré la vigilance, la sévérité des édits du duc Henri contre les adhérents de la nouvelle foi. Aussi la tâche de la commission de Wolfenbüttel fut-elle facile à remplir ; à sa tête se trouvaient Bugenhagen, et l'ami de Luther et l'organisateur du culte évangélique à Brunswick, Hambourg et Lubeck. Il avait été désigné aux princes protestants par ses nombreux succès et ses éminentes capacités d'organisateur ecclésiastique ; en outre on lui adjoignit Antoine Corvinus, le réformateur du duché de Calembourg-Göttingue et Martin Gorlitz, le savant et pieux surintendant de Brunswick.

Pendant un mois, cette commission ecclésiastique parcourut le duché de Brunswick, faisant comparaître devant elle les nobles, les anciens conseillers du duc Henri, les anciens des villes et des villages, les abbés et les habitants. Elle leur demanda une adhésion complète à la réforme religieuse, et leur donna toutes les instructions pour l'introduction immédiate du nouveau culte. La messe et toutes les autres cérémonies catholiques furent défendues ; on mit des pasteurs

évangéliques partout où leur présence était nécessaire, et on ordonna aux prêtres qui restèrent, de se conformer à la nouvelle doctrine sous peine de bannissement. On réorganisa les écoles, on fit l'inventaire de tous les biens ecclésiastiques et on les mit sous séquestre. Bref, on donna une organisation aussi complète que le temps et les circonstances le permirent, sans s'occuper de l'avis des gens ou des convictions religieuses personnelles. Car, alors la liberté religieuse ne faisait pas encore partie du droit de l'homme, et le choix de la confession dépendait des princes ou de la majorité des habitants, comme cela se passa dans les villes libres.

Si la majorité du peuple désirait voir la réforme introduite dans le duché de Brunswick, il y eut toutefois des résistances locales et personnelles, dictées soit par l'intérêt, soit par la conscience ; mais on n'en tint aucun compte, on brisa toute résistance et on expulsa les récalcitrants.

Si les premiers résultats religieux furent heureux et permirent d'espérer un prompt et grand développement de la Réforme, il n'en fut pas de même pour la question politique qui sema la désunion parmi les princes et rendit l'espoir au parti catholique.

Les princes protestants commirent la faute de traiter le duché de Brunswick en pays conquis ; ils donnèrent une libre carrière à leurs rancunes, à leur égoïsme et à leur rapacité. La commission de Wolfenbüttel ne put plus agir énergiquement, toute autorité supérieure manquant absolument pour continuer à mettre en vigueur les projets élaborés par le pasteur Bugenhagen. Le peuple prit exemple sur la conduite des princes ; après s'être fait remarquer par son assiduité et son zèle pour le nouveau culte, il commença par dé-

serter le sermon et les sacrements pour se livrer au plaisir et à la débauche. Un relâchement général se montra dans toute la contrée.

La faute de cette subite décadence revenait surtout aux soldats des princes protestants qui se firent remarquer par des cruautés et des sauvageries inouïes pendant la conquête de Brunswick. Ce furent surtout les couvents qui eurent à supporter l'avidité et la rapacité de cette soldatesque affamée de butin.

Le couvent de Saint-Laurent à Schœningen fut pris d'assaut, les soldats dévalisèrent et emportèrent tout ce qu'ils trouvèrent et ne laissèrent que les quatre murs. La ville de Brunswick eut encore plus à souffrir de tous ces pillages. Les soldats une fois entrés dans les couvents de Riddagshausen et de Steterbourg, emportèrent les vases précieux, les bijoux et les habits sacerdotaux, brisant les autels et les statues, mettant le feu aux tableaux, répandant par terre les hosties consacrées, transformant les églises en écuries et faisant la litière des chevaux avec les livres sacrés et les manuscrits des bibliothèques. On sortit même de leurs tombeaux les membres de la famille de Henri le Jeune, on dépouilla les cadavres de leurs bijoux, de leurs vêtements et on les jeta ensuite aux pourceaux.

Les princes ne firent rien pour arrêter cette fureur de destruction et de vol qui s'était emparée de leurs soldats. Au contraire, ils donnèrent même le signal du pillage et firent transporter dans la forteresse de Wolfenbüttel toutes les richesses dont ils purent s'emparer. C'était le repaire de leurs débauches où ils se partageaient les fruits de leurs rapines. Le duché de Brunswick fut traité comme un pays conquis ;

les princes laissèrent rançonner leurs nouveaux correligionnaires par leurs soldats qui se payèrent de cette façon de leurs soldes arriérés et se dédommagèrent des souffrances de la guerre.

Ainsi les princes, au lieu de servir de modèle par leur conduite et leur vie religieuse, ne firent qu'accroître le relâchement des mœurs et devinrent bientôt un objet de haine et de répulsion pour les Brunswickois.

Toutes les sympathies et tous les vœux des opprimés allèrent de nouveau à leur ancien maître. On reprocha aux Luthériens la violence qu'ils avaient employée pour introduire l'Évangile et tout le peuple réclama à hauts cris Henri le Jeune.

Le duc Henri mit à profit le mécontentement, causé par la conduite des princes protestants, et songea immédiatement à s'emparer de son ancien duché. Avant de se mettre en campagne, il fit demander à l'empereur s'il pouvait compter sur sa protection ou son aide ; mais Ferdinand lui enleva tout espoir de secours, car en ce moment il avait besoin des alliés de Smalkalde qu'il ne voulait pas blesser ou éloigner de lui en soutenant son ancien vassal. Aussi fit-il répondre au duc Henri qu'il ne devait nullement compter sur lui ; que cela fit plaisir ou non au pape. Granvelle ajouta que Henri seul était responsable de ses actes, et que ses malheurs n'étaient que le résultat de ses propres fautes (1).

Ainsi la politique impériale favorisait le landgrave ; aux diètes de Ratisbonne et de Spire, elle ne donna aucune solution aux querelles pendantes pour ne pas blesser les princes

1. Janssen. III. 526.

protestants. Plusieurs princes de la ligue de Smalkalde inclinaient à rendre le duché de Brunswick à son ancien maître, mais le landgrave s'opposa toujours à toute restitution, ne voulant pas livrer les nouveaux protestants au loup catholique. Les théologiens de Wittemberg le soutenaient énergiquement, car ils voyaient leur œuvre compromise, mais ils n'avaient point reconnu qu'elle avait été bien plus compromise par la conduite des princes. Les négociations au sujet de la possession du duché de Brunswick recommencèrent à Worms en 1545. L'empereur avait signé la paix avec la France à Crespy : libre de ce côté, il pouvait maintenant se passer du landgrave. Aussitôt il demande qu'on lui confie en garde le duché de Brunswick ; plusieurs princes protestants penchaient dans ce sens. Mais Henri le Jeune connaissant la convoitise de la maison de Habsbourg, chercha à sauver ses états et refusa de signer tout acte de cession. La division de ses ennemis et la secrète résistance que rencontrait la politique impériale lui donnèrent l'espoir de reconquérir ses états qui étaient encore sous la garde des alliés de Smalkalde.

Il ne se laissa pas décourager par les avertissements de l'empereur, ni par les menaces de ses adversaires. Dès 1544, il commença ses préparatifs pour entrer en campagne, disant qu'il voulait aller à Wittemberg pour s'y faire recevoir docteur (1). En automne 1545, il réunit autour de lui, sous prétexte de passer en Angleterre, de nombreuses troupes de mercenaires, qu'il paya, di rent ses adversaires, avec de l'argent reçu de France.

A la tête de cette nouvelle armée, il envahit subitement

1. Corp. Ref., V. 415, 541.

son ancien duché. Il ne rencontra presque pas de résistance, tant les protestants furent surpris de cette brusque attaque. Une fois maître de son ancien domaine, il anéantit aussitôt les décrets de la commission de Wolfenbüttel, réintroduisit le catholicisme et chassa tous les pasteurs, faisant rebaptiser tous les enfants qui avaient reçu le baptême selon le rite protestant.

Mais les princes protestants revenant de leur première surprise se mirent à leur tour en campagne et se portèrent à la rencontre de leur adversaire. Henri le Jeune fut subitement pris entre deux dangers. Pendant qu'il avait à lutter contre les princes protestants, il allait être fait prisonnier par ses propres troupes. Ses chefs mercenaires, fatigués de la nouvelle résistance qu'ils rencontraient, et mécontents de ne pas recevoir régulièrement leur solde, voulurent s'emparer de sa personne et le garder comme otage. Il résolut alors de se livrer aux princes protestants. Il fut fait prisonnier par le landgrave de Hesse, près de Northeim ; on s'empara en même temps de la personne de son fils aîné Charles-Victor (11 octobre 1545). Le landgrave traita son ancien ami en prisonnier de guerre, et le fit enfermer au château de Ziegenhain.

Cette victoire des princes protestants et la défaite du duc Henri marquèrent l'apogée de la fortune politique de la ligue de Smalkalde. Les protestants étaient maîtres absolus du duché de Brunswick-Wolfenbüttel ; mais ils ne purent arriver à s'entendre au sujet de ce qu'ils devaient en faire. Aussi les parents, les amis, les anciens partisans de Henri le Jeune s'employèrent-ils énergiquement, tant auprès de l'empereur qu'auprès des princes influents, pour qu'on rendit la liberté

et ses États au duc Henri. Plusieurs princes protestants étaient même de cet avis pour sortir d'une situation à laquelle l'ambition de l'empereur et l'égoïsme de certains princes ne voulaient pas donner de solution définitive.

Luther voyant l'indécision des princes, et craignant qu'on ne rendît le duché de Brunswick à Henri le Jeune, écrit quelques jours avant Noël 1545, une lettre au landgrave de Hesse et à l'électeur de Saxe. Il combat énergiquement toute idée de restitution et recommande aux princes de ne se laisser circonvenir par aucune influence étrangère, de rester inébranlables et de résister aussi bien à l'empereur qu'aux parents du duc Henri, par ses crimes antérieurs et sa tyrannie, il est indigne de toute confiance. S'il a des remords ou des regrets, ils ne peuvent être sincères, un cœur aussi perverti ne peut avoir un véritable et sincère repentir. Ses parents font leur devoir en s'employant à lui faire rendre la liberté et ses états, mais il est aussi du devoir des princes de protéger les protestants contre un homme cruel et barbare, adonné à l'idolâtrie, qui a tenté Dieu de toutes les manières.

Luther ajoute que son cœur n'est point insensible aux infortunes d'autrui, il n'est point de pierre, et il ne veut de mal à personne; le duc Henri lui importerait fort peu s'il était roi de France, ou si son fils était roi d'Angleterre. Mais Dieu, en livrant Henri le Jeune aux protestants, leur a livré en même temps le pape et la papauté pour être jugés. Les papistes n'ont point honte d'employer des moyens déloyaux et criminels pour anéantir leurs adversaires : l'exemple de Henri en est une preuve éclatante. Aussi serait-ce renier Dieu que de rendre la liberté au duc; car les regrets seraient

ensuite superflus, et on verrait de nombreux attentats comme ceux contre Goslar, contre le docteur Dellingshausen et ceux des Incendiaires. Seuls, alors, les protestants seraient responsables de ces malheurs.

Le duc Henri ne peut se plaindre, ajoute-t-il, car sa captivité est encore une peine bien douce pour l'amener à une véritable et sincère repentance.

Et si on lui rend la liberté, personne ne connaît ses projets. N'a-t-il pas déjà reçu une fois l'argent français pour s'emparer de pays allemands ? Certes, le pape ne doit pas être étranger à toutes ces intrigues, aussi est-ce un devoir pour les protestants de prendre toutes leurs précautions. En terminant sa lettre, Luther exhorte le parti évangélique à ne pas se glorifier de sa victoire, mais de rendre grâce à Dieu. Il faut rester dans le droit chemin, c'est le seul où Dieu bénit et récompense ceux qui le craignent et ont confiance en lui.

Cette lettre de Luther est la dernière qu'il écrivit contre son ancien adversaire, car il n'assista pas à la fin de la lutte ; quelques semaines après il entra dans le repos éternel auquel il aspirait depuis si longtemps.

Luther à peine disparu, la lutte commença réellement entre l'empereur et les princes protestants. La victoire resta au parti catholique et la ligue de Smalkalde fut anéantie. Les portes de la prison s'ouvrirent pour Henri le Jeune et avec la liberté, il recouvra aussi ses états (1547). Le premier acte de son gouvernement fut de réintroduire le catholicisme dans son ancien duché, en s'inspirant de l'*Intérim* publié par l'empereur. Seule la ville de Brunswick résista victorieusement à

toute tentative de réaction catholique. Tout le reste du pays se convertit au catholicisme.

Henri le Jeune, rentré en possession de ses domaines se souvint de ses malheurs passés, il réforma ses mœurs, et son caractère s'adoucit avec les années ; il devint un homme véritablement attaché à la foi catholique, et contre toute attente, après la défaite des princes protestants, au lieu de continuer à persécuter les adhérents de la nouvelle foi, il se déclara à plus d'une occasion en leur faveur. Il devint un lecteur assidu de la Bible et il prit à cœur son rôle de prince, voulant ainsi réparer les maux qu'il avait causés à ses sujets ; et avant tout, il s'occupa sérieusement du bien-être de ses états.

Malgré son attachement à l'Église catholique, il toléra les protestants dans son entourage et ne chercha nullement à ramener au catholicisme son fils qui devait lui succéder et qui s'était converti à la Réforme. A la fin de son règne, il permit même que l'on célébrât la communion sous les deux espèces dans tout son duché ; les prêtres catholiques en prirent ombrage et lui demandèrent d'interdire sévèrement tout chant protestant. Il s'y refusa, ne voulant pas renouveler les anciennes persécutions.

Il mourut le 11 juin 1568, réparant par la paix et la tolérance les maux qu'il avait causés dans sa jeunesse. Ce fut un pasteur protestant qui prononça son oraison funèbre. Pierre Ulner, dans son sermon, put facilement montrer son maître entraîné par sa jeunesse et sa foi pour l'Église catholique, et guidé par de mauvais conseillers, et précipité dans une des plus grandes catastrophes qui aient jamais atteint un homme. Mais Dieu lui apparut dans son malheur, convertit son cœur

et lui fit comprendre toute l'immensité de ses cruautés. Aussi, de retour dans ses États, remercia-t-il Dieu qui n'avait point désiré la mort du pécheur, mais qui lui avait accordé le pardon et la joie de pouvoir réparer le mal et travailler au bonheur de son peuple.

Vu : le Président de la soutenance,
A. JUNDT.

Vu : le Doyen, —
F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE.	5
INTRODUCTION.	7
CHAPITRE PREMIER. — Jeunesse du duc Henri. Sa politique vis-à-vis de la Réforme. Les villes de Goslar et de Brunswick embrassent la Réforme. Bigamie du Landgrave de Hesse. Adultère de Henri le Jeune. Meurtre du docteur Dellingshausen.	14
CHAPITRE DEUXIÈME. — Diète de Ratisbonne, 1541. Pamphlets luthériens et catholiques. Luther : contre Hans Worst, 1541.	39
CHAPITRE TROISIÈME. — Conquête du duché de Brunswick par les alliés de Smalkalde. Introduction de la Réforme. Indécision des princes protestants. Fuite et captivité de Henri le Jeune : 1542-1545. Opinion de Luther sur le duc Henri. Retour et mort du Duc : 1568	72

Paris. — Imp. des Ecoles, H. JOUVE, 23, rue Racine.
